

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

A la recherche d'une morale internationale
Monseigneur Rasneur
Problèmes actuels

A propos d'une « Histoire de l'Eglise »
En quelques lignes...

De « Documents » au « Flambeau » ou Les records de l'aberration
et de l'inconvenance politiques sont battus

Une dangereuse erreur
Napoléon, homme de lettres
Lectures.

Marcel DE CORTE
Giovanni HOYOIS
Hilaire BELLOC
Chanoine P. GILLET

* * *

Robert POULET
Comte Alex. SOLTYKOFF
Emile JEUNEHOMME

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489.16

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE

Comptes de Chèques
Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres

Coffres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Sainctelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffshelm, 38, Bruxelles;

Rue du Balill, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

LES PROJECTEURS CINÉ BOLEX - PAILLARD

FABRICATION SUISSE DE HAUTE PRECISION

LES BIFILMS ET TRIFILMS
de l'avis des Spécialistes les plus autorisés,
sont ceux convenant le mieux au

CINÉMA ÉDUCATIF

Agents pour la Belgique et le Grand-Duché

CINAMEX S. p. r. l.
21, av. aux Camélias, MERXEM (Anvers)

EXAMEN SCIENTIFIQUE DE LA VUE et LUNETTES

exactement adaptées

Service de l'optométriste D. de ROOS

OPTIQUE SCIENTIFIQUE

26, avenue de France — ANVERS

Conditions spéciales pour congrégations religieuses

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.
LA MACHINE À COUDRE

SINGER sera toujours
la meilleure

FACILITÉS DE PAIEMENT

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1,000 Plac ers,
Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER**
en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un BON pour la
réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIÈGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31, Bruxelles.

Fournisseurs brevetés de la Cour.

Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.



Flor. DE LAET

ASSURANCES

TRANSPORT - INCENDIE - VOL
ACCIDENTS - VIE - PERTE DE
BÉNÉFICES - AUTO - RESPON-
SABILITÉ CIVILE - BIJOUX
- CHASSE - RISQUES DIVERS -

TÉLÉPHONE
258.09 (2 lignes)

TÉLÉGRAMMES
FLORDELAET

BUREAUX

LONGUE RUE NEUVE, 21-23
ANVERS

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE À COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ I

BELGIAN GULF OIL C^y S^{TE} A^{ME}, 99, avenue de France. Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESOENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais
Blanc de Zinc — Minium de plomb
Litharge — Mine-orange

Couleurs - Vernis - Emaux

Établissements
M. DELVIGNE

Bureaux et Magasins : 38 à 42, rue Dewez, NAMUR
Usine : Saint-Marc (Namur)
Téléphone: 302 ADR. télégr.: Delvigne 302 Namur

Vernis gras et synthétiques -
Vernis à l'alcool - Émaux gras
et synthétiques - Standolie à
l'huile de lin, à l'huile de Bois de
Chine - Couleurs broyées et pré-
parées - Siccatis - Gommés
ester - Copal ester - Antirouille
Linoléates, Résinates - Émail :
LUXOR - BLANC AMÉRICAIN
Hydrofuge

LA CERUSITE blanc spécial, solidité
de la céruse, spécial pour extérieur, résiste
à l'air salin.

LUXORINE : Couleurs à l'eau lavables
Seul fabricant de l'émail « LUXOR »

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées.
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés
et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée
Spécialité de toitures pour Eglises,
Missions, Bâtiments d'administration
ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE
Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture à base inaltérable sur ciment sans brûlage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Applique facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER
32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Etabliss. FIDÈLE MAHIEU
86, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Clouterie & Tréfilerie des Flandres, s.a.

Gendbrugge-lez-Gand (Belgique)

Fils de fer et acier clairs, recuits, galvanisés, étamés, cuivrés,
pointes de Paris, clous de chaussure, crampons, rivets, boulons,
articles de boulonnerie à chaud, à froid; fil barbelé, treillis,
torons, grillages, feuillard, tous articles en fil de fer, toiles
pour moutiquales.

Treillarmé, treillis soudé pour béton armé et pour routes.

Adresse télégraphique : Clouterie Gendbrugge.

Téléphone : 174.40 (5 lignes).

Compte chèque postal : 9841.

Registre Com. Gand : 283.

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal

DIVISION CHAINES : Toutes chaînes genre Ewart, Gray, Ley, éprouvées à 3 fois, effort normal avant expédition

ACCESSOIRES : Roues, Godets, etc. GRAND STOCK

DIVISION FONDERIE : Toutes pièces en fonte malléable suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Société Anonyme Métallurgique d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liége

Registre du commerce
Liège N° 12

Codes used : A.B.O. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

**Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminiers**

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

LOUIS ANTOINE

RUE DE LA MOTTE, 47, HUY

Téléphone : 638 HUY

Compte Chèq. Post. 97956

Fonte douce - Fontes spéciales - Petite mécanique
Ornements - Pièces suivant modèles
Tout pour la poêlerie

**MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ
MOULAGE SOIGNÉ PRIX MODÉRÉS**

S. A. Fonderie DEJAER

SCLESSIN

Télégr. : Dejaer-Sclessin

Téléphone : 314.55

**Broyeurs — Mélangeurs — Malaxeurs
pour toutes industries**

Système breveté PIRLET-BRASSINE. — Pièces de rechange
pour broyeurs. — Toutes pièces en fonte

PARACHÈVEMENT

La Société Anonyme des Ateliers de Construction de JAMBES-NAMUR

(Anciens Établissements Th. Finet)

à JAMBES-NAMUR

A MIS AU POINT :

Un abri individuel résistant et économique

Un abri collectif avec sas à air

Des dispositifs pour renforcement des
planchers de caves

PRIX SANS ENGAGEMENT

ATELIERS DE LA DYLE

LOUVAIN

CHARPENTES MÉTALLIQUES

RÉSERVOIRS

Toutes constructions métalliques

EMBOUTISSAGE :

Pièces de toutes formes et dimensions

Tôles embouties pour abris

Bouteilles à acide carbonique

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SCLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Téléphone

Dumfrer Sclaigneaux Belgique.

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,
TUYAUX — PLOMB A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arsenate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES, PETIT GRANIT, POUR BATIMENTS,
MONUMENTS
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE.
PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

Métallisation des Flandres

S. P. R. L.

57-59, Vieux Chemin de Bruxelles - Gentbrugge

Toutes métallisations par projection
(zinc-aluminium-cuivre-plomb, etc.)

Faites métalliser au zinc toutes les menuiseries
métalliques exposées à l'humidité.

DEVIS ET ÉTUDES SUR DEMANDE.

Hermétisation métallique et SYSTÈME BREVETÉ — Calfeutrage

Suppression radicale de tous courants d'air passant en dessous et
par les jointures des portes et fenêtres.

Nos joints en bronze sont d'une efficacité **ABSOLUE** et **GARAN-**
TIE parce qu'

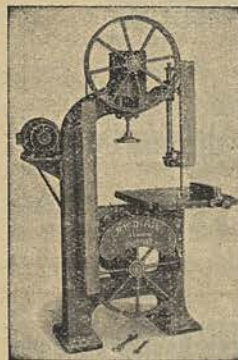
ILS S'ENCASTRENT DANS LE BOIS

Suppression des poussières et infiltrations d'eau empêchent déperdi-
tions de chaleur et font réaliser économie de combustible de 25 à 30 %.

Procédé **INVISIBLE**, **DURABLE** et **HYGIÉNIQUE**.

Prix forfaitaire pour Namur et environs, 8 fr. le m. courant placé.
Guillotines, 10 fr.

L'HERMÉTISATION, 36, rue Julien Colson
Salzinnes (NAMUR) Compte Chèque Postal : 126.886



ANGIENNES USINES

Alphonse DECOCK

Succ. : RENÉ ET MARIE DECOCK
La Hestre-lez-Mariemont
Téléphone : 1478 La Louvière

MACHINES A BOIS

Scies à ruban — dresseuses — mises
d'épaisseur — toupies mortaiseuses
— affûteuses combinées universelles

AGENTS EXPORTATEURS
SONT DEMANDÉS

Tél. LIÈGE 605,59 Reg. du Com. Liège 916 Ch. P. 109.814

Bieuvlet, Redoté & C^{ie}

SOCIÉTÉ EN NOM COLLECTIF

Tuyauteries en acier étiré et en tôle soudée

- pour tous usages et toutes pressions -

Réservoirs soudés -:- Serpentins

- Exécution de tuyauteries suivant plans -

Soudure oxyacétylénique et soudure électrique

Travaux pour Mines, Sucreries, Briqueteries et Carrières

Brûleurs automatiques au charbon BUREAUX & ATELIERS :
pour chauffage central 340, rue Branche, Ans

MACHINES A COUDRE

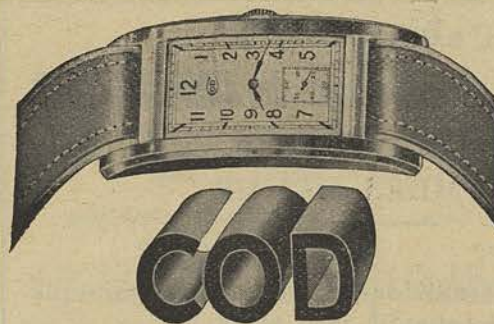
ANKER
ANKER
ANKER

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés reli-
gieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 89, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND



MONTRES
en tous genres

Vente exclusive
en gros

Marques

COD-REGI

et qualité courante
Réveils **SWIZA**

Bracelets pour
montres - Médailles
religieuses en or

J. LATRUFFE 162, rue de Laeken
18, rue des Commerçants
Téléphone 17.15.02 BRUXELLES

CÉRAMIQUES de la lys

Marcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin

Société Anonyme Naamlooze Vennootschap

Belgique Téléphone Courtrai 629. Belgique

Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

Bureau Technique
René Nicolai

Ingénieur A. I. Lg

12, quai Paul Van Hoegaerden, LIÈGE

Téléphone 120.31

6, place Stéphanie, BRUXELLES

Téléphone 11.02.88

Reg. du Com. Liège 1168

Chèques-postaux Liège 64.955



Constructions industrielles
Ponts et Charpentes métalliques
Constructions navales
Réseaux électriques - Béton armé
Etudes - Contrôle - Expertises

Établissements P. COLLEYE, s. a.

GRANDE DÉCORATION
SCULPTURE-STAFF
AMEUBLEMENT
TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPRIERS
BRUXELLES

Tél. 11.69.75

Pierres blanches
Marbres - Granits
Pierres reconstituées

A^{NC.} E^{TS} SOILLE F^{RES} S. A.

Avenue du Port, 106, Bruxelles

La seule occultation rationnelle

ALERTEX

agrée par le Commissariat de la Protection Aérienne Passive



Avant tout ordre, prière de visiter notre usine occultée

Rue Puccini, 66, Bruxelles — Tél. 21.50.68

SOUDOMÉTAL S. A.

ELECTRODES
Matériel de soudure

Bureaux et Ateliers : Ch^{sée} de Ruysbroeck, 107

Tél. 43.45.65

FOREST

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

Bocaux - Boutelles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces
vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits
Renseignements ou voyageur sur demande.

Verreries-Gobeleteries Havrenne Frères

Soc. de Pers. à Resp. llim.

Téléph.
Charleroi : 512.06 - 512.48

JUMET

ANALYSES DES DENRÉES ALIMENTAIRES

Georges Larochoymond

Ingénieur-Chimiste

Ex-chimiste du Comité de Ravitaillement Belge de Tournai
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce de Tournai
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce d'Anvers

42, rue Théodore Roosevelt, Bruxelles-Cinquanteaire
Téléphone : 33.60.61

EDGARD GRIMARD

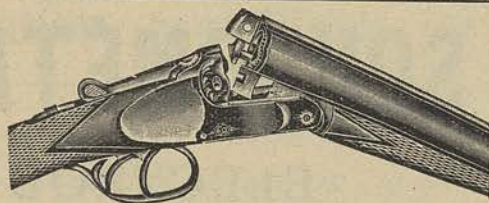
MATÉRIEL DE GUERRE
ARMES — MUNITIONS
OPTIQUE

USINE : Quai du Roi
Albert, 106, Bressoux
Téléphone : 252.32

BUREAUX :
90, rue Louvrex, Liège
Téléphones : 139.39 263.65

ARMES

de
toutes espèces



Fabrique d'Armes Fs.
Dumoulin & Cie, Liège
2, rue Thier de la Fontaine, 2

Fondée en 1849

Belgique

Ancion-Marx Fabrique d'armes

Société Anonyme

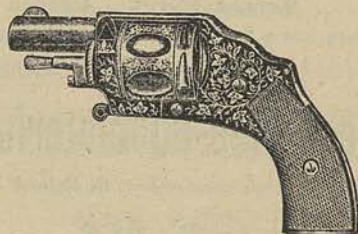
28 et 30, rue Grandgagnage, LIÈGE (Belgique)

Adresse télégr: Anciomar-Liège

Téléphone N° 100.02

Armes et Matériel Militaires-Fusils et Carabines de chasse - Carabines et Pistolets de tir-Fusils militaires de réforme transformés en armes de chasse Munitions de toutes espèces-Spécialité de Revolvers fins.

Achats et vente de toutes espèces d'armes p^r collections et panoplies

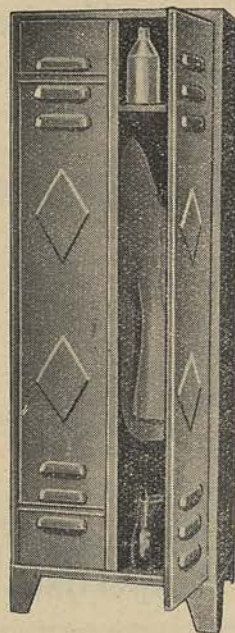


Tôlerie Mécanique du Centre



S. A.

28, r. Edouard Anseéle
LA LOUVIÈRE
Téléphone : La Louvière 539



Tuyaux à ailettes en acier pour chauffage à eau chaude, par vapeur à basse pression, par vapeur à haute pression. — Grande facilité de montage. — Adhérence parfaite des ailettes au tube.
Prix et catalogue spécial sur demande.

AUTRES SPÉCIALITÉS
Armoires-vestiaires, casiers et rayons brevetés, meubles métalliques, garages à vélos, etc.

TUYAUX EN ACIER

EMBOUITISSAGE
Tous travaux en tôle jusque 4 mm. d'épaisseur, en cornières, tés, plats, jusque 60 mm.

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR

UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PÉRIODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

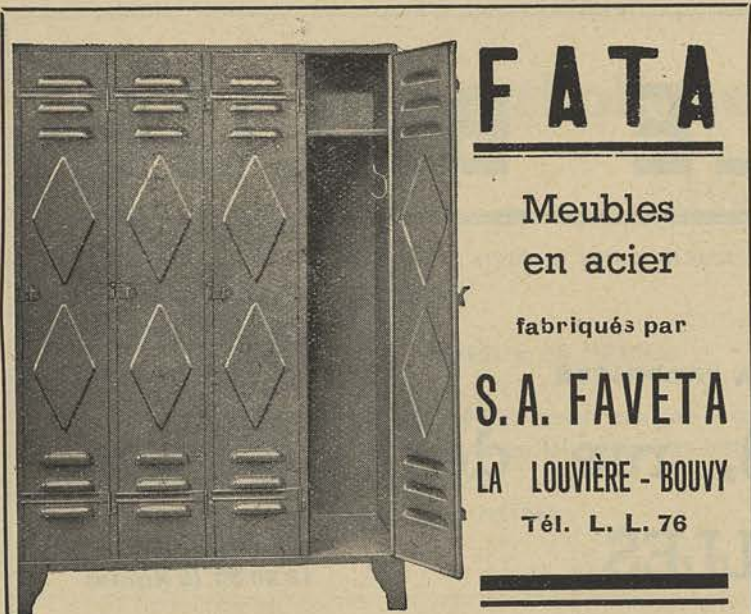
L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE,, trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE,, qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE,, a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue en en faire sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUPÈNS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES



FATA

Meubles
en acier

fabriqués par

S.A. FAVETA

LA LOUVIÈRE - BOUVY

Tél. L. L. 76

Usine spécialement outillée pour :

la fabrication de bureaux, classeurs, rayonnages
et armoires vestiaires ainsi que tous autres meubles
standard et hors série.

*Nombreuses références
des principales firmes et administrations du pays.*

FINI IMPECCABLE

SOLIDITÉ A TOUTE ÉPREUVE

Etude et devis gratuits de toute installation.



Un baptême chic est toujours signé **NEUHAUS**

Présentation et qualité incomparables

23-25-27, Galerie de la Reine, Bruxelles - Téléphone 12.63.59

Ch. Le Jeune Limited

SOCIÉTÉ ANONYME

TOUTES ASSURANCES

Téléphone :
319.70 (4 lignes)

Télégrammes :
Charlejeune

BUREAUX :
17, rue d'Arenberg
ANVERS

Fabrication de tous types
d'agglomérés de liège, pour
isolation de tous genres

la quercine

s. a.

188, chaussée de Vilvorde
BRUXELLES (N. o. H.)
Téléphones : 26.28.70 et 26.59.70

ISOLATION DE :

*Caves de brasserie - Salles de conservation des
fruits - Entrepôts frigorifiques - Tuyauteries d'eau
froide, d'eau chaude, de chauffage central. —
Isolation thermique et acoustique
Tapis de bain - Descentes de lit en liège Suberlino*

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
900.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabellase

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHECAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

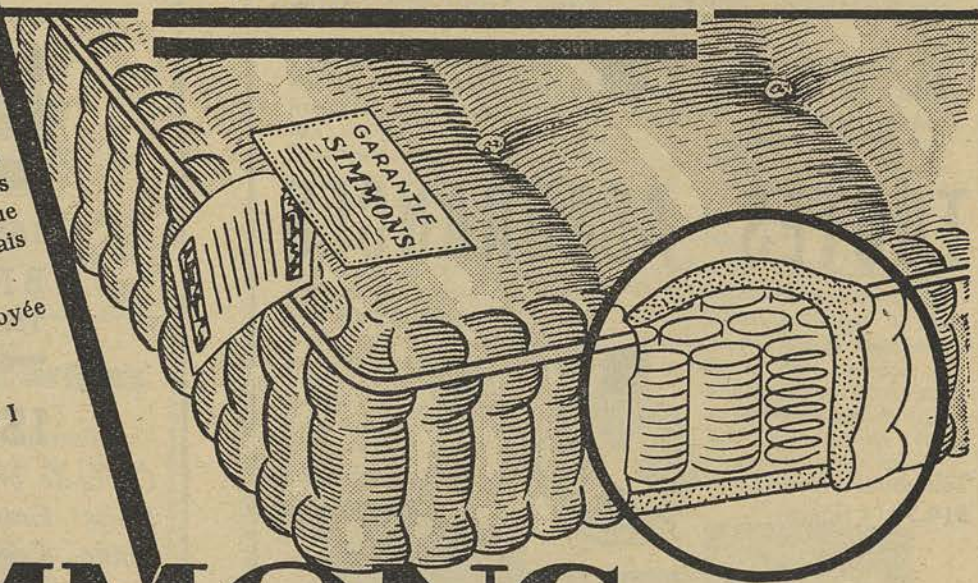
PRIX IMBATTABLES!

DU QUIETUDE À L'AZUR

Les matelas **SIMMONS** à ressorts ensa-
chés mettent la qualité **SIMMONS**
à la portée de tous.

Avec **SIMMONS**, dormez à « poings
fermés », ce qui vous permettra d'être
frais et dispos au réveil; vous remplirez
avec joie votre tâche quotidienne et vous
n'éprouverez plus ce sentiment de fatigue
qu'un matelas ordinaire ne réussit jamais
à faire disparaître entièrement.

Documentation spéciale n° 39 envoyée
gratuitement sur demande à la
SIMMONS BELGE,
Boîte postale n° 72, Bruxelles I



SIMMONS

*Pour
mieux dormir!*

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

A la recherche d'une morale internationale
 Monseigneur Rasneur
 Problèmes actuels
 A propos d'une « Histoire de l'Eglise »
 En quelques lignes...
 De « Documents » au « Flambeau » ou Les records de l'aberration
 et de l'inconvenance politiques sont battus
 Une dangereuse erreur
 Napoléon, homme de lettres
 Lectures.

Marcel DE CORTE
 Giovanni HOYOIS
 Hilaire BELLOC
 Chanoine P. GILLET
 * * *

Robert POULET
 Comte Alex. SOLTYKOFF
 Emile JEUNEHOMME

A la recherche d'une morale internationale

La *Revue catholique des idées et des faits* a publié la semaine dernière un article du R. P. Muller relatif à la morale internationale et à la question de la neutralité où je me trouve indirectement mis en cause. Les lecteurs de la *Revue* se rappellent en effet que Testis a insisté, dans les deux lucides et courageuses études qu'il a consacrées à ce problème, sur le fait qu'il n'existe en morale *que des devoirs concrets et précis*. A cette occasion, il m'a fait l'honneur de citer les deux petites études que j'ai publiées ici même et qui constituaient le sommaire des premières leçons de mon cours de philosophie morale à l'Université de Liège. Comme ce cours a pour sujet, cette année, « la morale et les mœurs contemporaines » et, comme axe, l'opposition que le rationalisme du XVIII^e siècle a tracée entre la morale et les mœurs, c'est-à-dire entre les principes abstraits de la conduite humaine et la morale concrètement vécue, j'ai consacré l'introduction de mon cours à l'analyse du problème de la neutralité où se vérifie actuellement cette antinomie. En présence des idées fausses qui courent les rues à ce propos et qui ravagent tant de consciences prédisposées au déséquilibre par une atmosphère sociale imprégnée d'idéalisme rationaliste, j'ai pensé que c'était là mon devoir de moraliste et de patriote. Et pourquoi ne pas le dire en dépit de la réserve que m'imposent mes fonctions dans une Université de l'Etat : *mon devoir de chrétien*? Or, voici que le R. P. Muller insinue que Testis — et donc moi-même, à qui Testis a bien voulu emprunter cette distinction entre morale abstraite et morale concrète — nous versons dans « l'agnosticisme moral » dénoncé par l'Encyclique *Summi Pontificatus*! Que le R. P. Muller se rassure, malgré sa « grande peur », j'ai la

conscience absolument tranquille à ce sujet. Je n'entamerai avec lui aucune discussion sur ce point. Mais sa réflexion relative au Décalogue et à la loi évangélique qui, selon lui, « ne tiennent qu'en des formules générales et abstraites » et grâce à laquelle il tente de mettre en contradiction ma philosophie morale et mon christianisme, mérite qu'on l'examine un instant, d'autant plus qu'elle commande la conception, erronée à mon sens, que le Révérend Père se fait de la morale internationale.

Je m'étonne qu'un moraliste aussi averti que le R. P. Muller réduise le Décalogue et la loi évangélique à des formules abstraites et générales de conduite. Il est vrai que la philosophie morale actuelle, *même catholique*, semble professer le plus parfait mépris pour les fondements métaphysiques sur lesquels repose son interprétation, et qu'elle préfère les fausses clartés d'un juridisme inconscient, camouflé, pour les besoins de la cause, en droit naturel. N'insistons pas : cela nous mènerait trop loin, peut-être jusqu'à Rousseau et à son trop fameux *Contrat social*! Disons donc que le Décalogue n'a rien d'abstrait ou de général, sauf *dans la formule*. Il est l'expression la plus adéquate *de la morale naturelle*, c'est-à-dire de la morale immanente à *notre nature concrète d'homme* et requise par elle. La nature humaine, considérée en tant qu'universel générique, n'a en effet aucune existence : elle est un être de raison, jouissant comme tel de la généralité propre à l'idée. Seule existe la nature concrète, réalisée en tel ou tel homme. Toute activité morale jaillit de cette source. Comment pourrait-il en être autrement puisqu'une activité ne peut être *morale* que si elle se réalise *effectivement* (au moins *d'intention* — le mot est suggestif et dénote un acte inchoatif)?

De l'abstrait au concret, nul passage n'est possible. C'est pourquoi nous voyons avorter systématiquement les tentatives de la « Conscience universelle » : applaudissements, réprobations, vœux de toute espèce, verbalisme enivrant, parlotes, conférences et comités : mais d'action concrète, point. Partie de formules abstraites et générales, l'action s'enlise avec régularité dans des formules abstraites et générales, à moins que des éléments adventices, affectifs ou passionnels, étrangers à l'idéalisme universel dont on prétend s'inspirer, ne s'introduisent subrepticement dans la conscience et ne promeuvent l'action. En fait, les prescriptions du Décalogue sont *concrètes* au même titre que la nature humaine qu'elles commandent : aussi ont-elles été pratiquées par l'homme en cette période, malheureusement révolue aujourd'hui, où il possédait encore le sens de sa nature concrète et réelle, et des biens concrets et réels que cette nature exige. Il en est de même de la loi évangélique : rien de plus concret que la Grâce, *réalité physique*, comme disent les théologiens. L'emploi de la deuxième personne du singulier, dans le Décalogue et dans l'Évangile, est symptomatique à cet égard : *tu* aimeras le Seigneur, *ton* Dieu.

* * *

Cette remarque grammaticale nous introduit au cœur même de la difficulté dont le R. P. Muller veut nous embarrasser. Je m'en voudrais de médire des *professeurs* de philosophie, puisque j'appartiens à cette honorable corporation, mais j'avouerais qu'ils cèdent volontiers au vieux penchant « scolastique » (et kantien) du formalisme. Pour la plupart des moralistes par exemple, tout se passe comme si la morale consistait en préceptes généraux et en impératifs catégoriques dont *se déduirait* avec un peu d'habileté dans l'art du syllogisme, l'action humaine posée *hic et nunc*. Pareille méthode est évidemment très attrayante : non seulement elle met de la clarté dans l'enseignement du professeur et donne à l'élève l'agréable impression d'une rigoureuse cohérence, mais encore elle conforte le prestige de la morale (et du moraliste) en la faisant planer au-dessus de l'homme comme une espèce de nécessité abstraite à laquelle il ne peut se soustraire sans dommage pour sa réputation. On voudra bien concéder qu'en certaines circonstances et vu telle ou telle nécessité aussi impérieuse que celle de la morale, la déduction ne s'effectue pas automatiquement. Mais ce sera là l'exception. On en profitera d'ailleurs aussitôt pour proclamer que la morale ainsi comprise est réaliste et tient compte du réel. On ajoutera même que les principes « abstraits et généraux » sont tirés de l'analyse de la nature humaine et sont à leur tour pénétrés de réalisme. Nous aurons ainsi le plus beau cercle du monde.

Le problème spécifiquement moral ne sera même pas effleuré. Un acte n'est pas en effet moral du seul fait qu'il est conforme à une règle, fût-ce à une « des formules abstraites et générales » du Décalogue. *Il est moral du fait qu'il est conforme à la finalité de la nature humaine* dont la règle n'est que l'expression intelligible. Or, qui dit finalité dit concrétude, orientation *effective* de l'être vers une ou des fins concrètes et objectives sans lesquelles sa nature se trouverait concrètement mutilée. C'est précisément pour ce motif que l'accomplissement du bien accroît notre être d'une manière positive, et que son refus le creuse et le diminue au sens propre. Être moral, c'est en définitive *réaliser* la finalité de sa nature d'homme, ou *concrétiser* toutes les virtualités de son être. En d'autres termes, être moral, *c'est être soi* en plénitude. Saint Thomas disait justement que l'amour de soi est à la racine de tous nos autres amours. C'est sans doute ce que le R. P. Muller appelle un individualisme périmé « et fort peu chrétien ».

Nous touchons ici au point névralgique de la discussion. Il ne

s'agit plus d'une « question d'éclairage », mais de voir ou de ne pas voir. Il me semble que le R. P. Muller ne parvient à penser le problème moral que sous l'angle d'un individualisme matérialiste qu'il condamne ou dans la perspective d'un universalisme abstrait qu'il approuve. Être moral consiste alors pour l'individu à s'anéantir devant la règle générale et à obéir *perinde ac cadaver* à la loi. Quand plusieurs règles interfèrent en un cas donné, il y aura doute et — *in dubiis libertas* — prétexte à casuistique, c'est-à-dire à une interprétation purement négative de la question. La neutralité sera de la sorte proclamée *non condamnable*. Le problème moral sera une fois de plus écarté. Comment, en effet, un cas *négalif* « où l'intervention ne se commande ni au nom de la justice ni au nom de la charité » pourrait susciter un « impérieux devoir » ? Il n'y a plus de *devoir* puisqu'il n'y a plus de *règle* positive. En fait, le cas de la neutralité ne ressortit ni à l'ordre de la moralité ni à celui de l'immoralité. C'est — sans jeu de mots — un cas *neutre* et exclusivement juridique. C'est un cas commandé — si l'on peut dire — par la *prudence*, non la vertu de prudence *enracinée dans la réalité concrète* et célébrée par saint Thomas comme la reine des vertus, mais le sentiment bourgeois voisin de la pusillanimité. Nous estimons quant à nous que la position de neutralité est exigée par la nécessité, imposée à la Belgique, *d'être soi*, de réaliser sa propre perfection dans le concert international : elle est le produit et l'efflorescence de la *vertu* patriotique. Être neutre, c'est *vivre* sa qualité de Belge avec fierté, c'est *réaliser* le bien de la communauté où nous sommes placés par la nature.

Nous abordons ainsi le problème de la morale internationale. Il n'en est pas de plus controversé. La raison en est simple : depuis la disparition de l'unité chrétienne médiévale, il n'y a plus de *mœurs* internationales ; l'homme ne connaît plus la finalité concrète qui l'entraîne à réaliser le bien commun de la civilisation européenne sous l'égide de l'Église, et dont les Croisades, ou plus simplement encore les étudiants des divers pays groupés à l'Université de Paris, avaient donné le magnifique exemple dans une fraternité vécue. Il n'y avait alors aucune *règle* universelle de morale entre les nations : chacune était membre de la Chrétienté, chacune s'éprouvait fille de l'Église, chacun, d'un bout à l'autre de l'Europe évangélisée, se sentait frère de chacun parce que fils d'un même Père. Il est curieux de constater que la création et l'extension du droit international ainsi que la multiplication des règles juridiques où il s'exprime sont corrélatives à la dégénérescence de ces mœurs. Ce n'est pas du reste par hasard que le promoteur de l'idéologie genevoise ait été *en même temps* l'inventeur du nationalisme le plus virulent basé sur « le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » ou sur l'idéologie démocratique. Ce n'est pas par hasard que ces deux idéologies conjuguées se sont appliquées avec constance, l'une de l'intérieur, l'autre de l'extérieur, à la destruction des patries et à l'anéantissement de ces réalités concrètes qui font corps avec la conscience d'être soi et que nous avons le devoir moral de défendre. Le débat est bien où Testis l'a fixé : entre deux conceptions de la morale, l'une qui part de l'idéal universel et logique, dénoyauté de ses fondements naturels et concrets, et qui s'établit sur des « formules abstraites et générales », l'autre qui part des exigences intimées par la nature des choses et par cette seconde nature que constituent la tradition, l'histoire, la vie commune poursuivie pendant des siècles, les nécessités géographiques, les besoins économiques, le caractère des peuples, etc. L'une écrase la réalité : le sain nationalisme, et sous le couvert d'un puritanisme pernicieux laisse pousser follement le faux nationalisme ; l'autre la développe harmonieusement, lui fait donner sa fleur et son fruit.

Je n'irai pas jusqu'à dire que le R. P. Muller défend la première position, mais je constate qu'il n'adopte pas la seconde. Sa méthode de raisonner s'apparente du reste étrangement à

celle des « incorrigibles idéalistes » que dénonce avec force Testis. C'est en effet du haut de la morale internationale qu'il juge les événements, mais cette morale internationale semble être conçue par lui d'une manière désincarnée incluant une sorte de primat de l'abstrait sur le concret, de l'idéal sur le réel, et impliquant une perfection absolue et transcendante.

Nous nous permettons de penser autrement. Il existe certes une hiérarchie des valeurs morales et le bien du tout est supérieur au bien de la partie. Mais cette hiérarchie postule comme telle que les degrés inférieurs soient réalisés afin que les degrés supérieurs se réalisent à leur tour effectivement. Il est impossible d'aimer Dieu sans aimer au préalable le prochain ou soi-même. Inversement il est impossible de s'aimer sainement soi-même sans aimer le prochain et Dieu. *La morale internationale suppose toutes les autres morales.* Le patriotisme authentique qui sauvegarde jalousement le bien de la communauté nationale — « c'est là son devoir insigne, son devoir *suprême*, » — s'épanouit spontanément en respect des valeurs communes qui constituent le patrimoine de la civilisation : les diverses interventions de S. M. le Roi ont mis en singulier relief cette orientation normale du vrai nationalisme. Les internationalistes de tout acabit oublient ici — sous la pression d'une fausse idéologie nationaliste qui commande paradoxalement, à la manière wilsonienne, leur idéologie internationale — *que les nations ne sont pas purement et simplement solidaires les unes des autres, comme les rouages d'un mécanisme* (la désignation *automatique* de l'agresseur), mais en vertu de leur participation naturelle au bien commun *et réel* de la civilisation. Le R. P. Muller se refuse « à illuminer en l'honneur de notre neutralité » dans la mesure même où il acquiesce à un solidarisme formaliste qui superpose la loi au fait, le mécanisme au dynamique, la règle du juriste au bien réel et à la nature du métaphysicien. Il ferme les yeux devant cette éclatante évidence — que l'avenir accentuera encore — que notre neutralité, fruit de la *vertu* patriotique, est inspirée par les vertus de justice et de charité internationales qu'il prône par ailleurs. Parce qu'il considère, en bon idéaliste, la formule plutôt que la réalité, il ne parvient pas à voir que le conflit actuel, s'il venait à se généraliser par « l'intervention », entraînerait *la ruine totale du bien commun sans lequel aucune formule ne peut exister*. Quand les nations exsangues s'écrouleront dans le chaos, la règle de solidarité subsistera dans l'esprit de quelques « incorrigibles idéalistes », et cela suffit sans doute. La lettre est sauvée, mais elle aura tué l'esprit.

La morale internationale, dont le R. P. Muller se proclame le défenseur, souffre d'un vice plus profond et que Testis a dénoncé : l'idéalisme *religieux*, la confusion sentimentale du naturel et du surnaturel. La plupart des internationalistes chrétiens hissent sur le pavé une certaine morale internationale, un certain code abstrait de règlements internationaux élaboré en dépit de la nécessaire fécondité du réel qui s'épanouit à travers la hiérarchie des valeurs *de bas en haut*, parce que *cette morale et ce droit*, en érigeant leur transcendence au-dessus de la vie des nations, *miment la transcendence de Dieu et de l'amour chrétien*. Ils vont même jusqu'à prétendre que *cette morale internationale mécanisée*, et inspirée par un rationalisme idéaliste qui fut *et qui reste* le plus sournois adversaire de l'esprit chrétien *parce qu'il en est la caricature*, constitue, sinon l'exacte traduction du christianisme sur le plan des relations internationales, du moins l'expression embryonnaire qu'il suffira de favoriser pour reconstituer une Chrétienté. Le *totalitarisme* de pareille morale internationale qui, partant de formules abstraites et générales, tend à absorber l'autonomie légitime des patries et à la soumettre à ses injonctions rituelles, plagie le seul « totalitarisme » viable : celui de Dieu qui exige *tout* de nous parce qu'il nous a créés et rachetés. Mais ce « totalitarisme » divin, *parce qu'il est divin, c'est-à-dire réel et non pas idéal*, loin de détruire l'homme *naturel*, les patries *natu-*

relles, les exhausse et les consolide. Nous rencontrons à nouveau ici le grand principe qui traverse toute la théologie catholique et que tant de catholiques, contaminés par le protestantisme rationaliste, oublient : la Grâce n'abolit pas la nature, mais la surélève. J'ai déjà trop souvent insisté, dans plusieurs articles de cette *Revue* et ailleurs, sur l'importance de ce principe dans la reconstruction d'une *vraie* culture et d'une *vraie* morale, pour y revenir encore : sans un vigoureux *naturalisme chrétien*, analogue — je ne dis pas semblable — à celui que le Moyen Age a connu, l'Europe est perdue pour le catholicisme.

Il est inutile après cela de souligner que les textes pontificaux ou ceux du *Code de Morale internationale* cités par le R. P. Muller n'ont *rien* de commun avec l'idéalisme genevois. L'inspiration qui les travaille est *absolument* différente. L'arbitrage préconisé par la morale réaliste et concrète se distingue nettement du mécanisme monté par la morale idéaliste et abstraite.

Ce que l'homme et le chrétien qui ont gardé un peu de santé morale au milieu d'une atmosphère saturée d'idéalisme morbide savent et ressentent au plus intime de leur être, c'est que notre vieux monde lézardé ne reconstruira l'éthique internationale qui devrait le couronner, que *par le bas*, en réparant avec patience et amour les fondements ébranlés, en remaçonnant les plus humbles valeurs *terrestres*. L'esprit meurt d'être séparé de la nature qui est son lieu d'incarnation : *veritas de terra orta est* (ps. 84). Il faut ressusciter la morale individuelle, la morale des groupes, la morale patriotique, sous peine de bâtir la Cité internationale dans les nuées. En limitant le conflit actuel, en se refusant à « l'intervention », notre pays donne un exemple au monde et, dans la limite de ses étroites possibilités, se dresse comme un refuge de l'authentique morale internationale vers laquelle le monde aspire confusément.

MARCEL DE CORTE,
Professeur à l'Université de Liège.

A NOS ABONNÉS

Nous nous permettons de faire un pressant appel à nos abonnés, non seulement pour qu'ils nous restent fidèles, mais pour qu'ils nous aident à « tenir » en ces temps difficiles surtout pour les œuvres d'apostolat intellectuel. Ceux qui nous suivent depuis des années voudront bien reconnaître que les événements ne confirment que trop l'ensemble des idées prônées ici. Nous croyons donc avoir quelque droit à la faveur, sinon à la reconnaissance de nos lecteurs. Et de graves problèmes continuent à se poser pour notre chère Patrie. Nous comptons bien rester au premier rang de ceux qui luttent pour les solutions les plus sages et les plus nationales. Mais il importe que notre action soit soutenue par l'élite de l'intellectualité belge. Restez-nous donc fidèles et, surtout, faites-nous connaître, procurez-nous de nouveaux abonnés ! Depuis le début d'une guerre qui menace de mort notre civilisation occidentale, chaque jour nous apporte de nouvelles adhésions. Votre action personnelle peut doubler et tripler notre influence. **Donnez-nous votre appui!...**

Monseigneur Rasneur

La mort inopinée de S. Exc. Mgr Rasneur, qui vient de surprendre tous les catholiques du pays, afflige douloureusement l'Eglise de Tournai. Depuis quinze ans qu'elle en occupait le siège épiscopal, la personnalité de Mgr Rasneur était mêlée si intimement à la vie religieuse et à l'action apostolique d'un vaste diocèse que le coup brutal de cette disparition laisse une impression de stupeur et une sensation de vide.

Le prélat que Dieu a rappelé à Lui était en effet un homme d'une activité puissante, un apôtre plein de confiance et débordant de zèle, un chef, enfin, dans toute l'acception du terme. Témoins de sa jeunesse ou de sa maturité, tous s'accordent à lui reconnaître ces qualités maîtresses. Cette vie remarquable, que voici clôturée à soixante-cinq ans, semble marquée dès le début des caractères qui signaleront les œuvres de l'épiscopat. A qui l'embrasse du regard, elle paraît tendue d'un seul trait, comme une ligne droite, qu'aucun accident ne pourra fléchir.

* * *

Gaston-Antoine Rasneur était un enfant de la terre. Né le 26 février 1874 au village de Mainvault, il appartenait à cette forte race campagnarde qui a donné à la Belgique tant d'hommes éminents et à nos diocèses plusieurs de leurs chefs. De cette origine, il devait rester marqué toute la vie. Elle avait mis sur lui sa frappe ineffaçable, tant au physique qu'au moral. D'une robustesse dont témoignait le moindre de ses gestes, il défiait allègrement toute fatigue et accueillait le travail comme un délassément. Mais il rayonnait aussi de cette joie instinctive, de cette fierté naturelle et, pour ainsi dire, de cette satisfaction d'agir que communiquent aux fils des champs moins encore l'aiguillon du soleil que les hâles des tempêtes et le fouet des averses.

Dès l'âge de quatre ans l'enfant perdit sa mère. Sa jeunesse fut rude, partagée qu'elle était entre la première instruction et l'assistance matérielle que réclamait déjà la ferme paternelle. Les signes d'une intelligence précoce déterminèrent cependant son père à lui faire entreprendre, au sortir de l'école du village, les études d'humanités et il l'inscrivit, en qualité de demi-pensionnaire, au Collège Saint-Julien, fondé peu d'années auparavant et que dirigeait l'abbé Ghigny. Depuis 1887, chaque jour, à travers les boues de janvier comme sous les ardeurs de juillet, l'adolescent faisait à pied, matin et soir, son paquet de tartines et ses livres de classe sous le bras, les sept kilomètres qui séparent le Mont de Mainvault de la ville d'Ath. Jamais les intempéries ne mirent sa ponctualité en échec : un jour que la neige avait rendu les chemins impraticables, on fut étonné de le voir arriver quand même, seul de sa classe. Aux études, ses succès étaient grands. Gaston Rasneur terminait régulièrement l'année avec le premier prix d'excellence. Il faillit cependant ne pas achever ses humanités, l'exploitation familiale réclamant plus que jamais le concours de bras jeunes et vigoureux. L'un des anciens maîtres du futur évêque raconte parfois quelles instances il fallut déployer auprès de la famille de son élève de prédilection pour obtenir que celui-ci terminât ses études secondaires et suivît ensuite librement la vocation ecclésiastique qui dès lors s'était déclarée en lui. Cette heureuse influence l'emporta, grâce à Dieu, et Gaston Rasneur fit à Saint-Julien, en 1893, son année de rhétorique, sous la direction de M. l'abbé A. Saubain, aujourd'hui chanoine titulaire de Tournai.

Afin de l'initier aux problèmes du temps, son professeur lui passait chaque jour, pour les lire en cours de route, le *Bien Public*, où flamboyait la plume de Guillaume Verspeyen, et *l'Univers*, qui se ressentait encore de la gloire de Veuillot. Cette lecture marqua sa trace dans l'esprit du jeune homme, qui se passionna dès lors pour les grandes luttes auxquelles l'Eglise était mêlée en Belgique et à l'étranger.

Cette période d'éveil intellectuel et de solide formation chrétienne laissa dans le cœur de Gaston Rasneur des liens indestructibles. Il aimait à rappeler qu'il « devait tout » à ce collège qui un jour saluerait en son ancien, *olim discipulus, nunc episcopus*, comme le dira un chronogramme heureux, son plus insigne protecteur. Il gardait une vénération filiale envers ses anciens maîtres; étant évêque, il se rendra encore chaque année, comme en une sorte de pèlerinage de gratitude, auprès de tel et tel d'entre eux. Le collège, en somme, ne fut pas seulement pour Gaston Rasneur un simple foyer d'études; ce devait être l'objet du premier grand attachement de sa vie.

Les voies étaient désormais aplanies et le jeune homme continua au Petit Séminaire de Bonne-Espérance, puis au Grand Séminaire de Tournai, les études qui devaient le mener au sacerdoce. Sa personnalité confirmait, en se développant, les qualités dont elle avait fait preuve dès les débuts : une intelligence pénétrante, dépouillant rapidement toute question de ses éléments accessoires pour aller droit au but; un sens pratique qui, balancé entre la science et l'action, aboutissait à préférer, dans la science, ce qui pouvait orienter l'action et à n'aborder l'action qu'à la lumière d'une doctrine substantielle; une ténacité enfin qui, sans sous-estimer les obstacles, finissait toujours par en avoir raison. A ces avantages naturels s'alliait une piété simple et franche, qui disciplinait avec vigueur les élans d'un tempérament ardent et le dirigeait tout entier vers les tâches apostoliques. Cette personnalité se signalait à tel point désormais que les supérieurs de l'abbé Rasneur l'envoyèrent, en 1898, à l'Université de Louvain, et, malgré la pénurie de prêtres dont se ressentait déjà le diocèse de Tournai, l'y maintinrent jusqu'à ce qu'il eût conquis, en 1902, le grade de docteur en théologie.

Cette préparation destinait le brillant élève à exercer lui-même l'enseignement supérieur. Après un bref intervalle durant lequel l'abbé Rasneur remplit les fonctions d'aumônier des Dames Bernardines au vieux monastère de Soleilmont, près de Gilly, il fut en effet appelé, en 1906, à occuper au Grand Séminaire de Tournai la chaire d'Histoire et de Droit Canon, puis celle d'Ecriture Sainte, où il succédait à un professeur d'un renom considérable, le chanoine Adolphe Liagre.

Ce que fut à Tournai l'œuvre de l'abbé Rasneur, ses élèves de l'époque sont unanimes à le proclamer. Il enseignait et il rayonnait; loin de ressembler à un simple distributeur de science, c'était un maître dans toute la portée du mot. Au moment où l'ancien élève de la Faculté de Louvain commentait l'Ecriture Sainte, la fièvre du modernisme menaçait les esprits. Par un enseignement à la fois très ouvert et très prudent, qui veillait à renouveler les méthodes sans en fausser l'objet, l'abbé Rasneur contribua à préserver de cette déviation le clergé de Tournai. Mais il procurait en même temps aux jeunes lévites l'antidote approprié contre ce gauchissement de l'intellectualité : il stimulait leur piété et les entraînait, de tout l'élan qui lui était naturel, vers les saintes œuvres du ministère sacerdotal. Les épîtres de saint Paul, qu'il commentait en apôtre autant qu'en exégète, lui venaient à point pour cette formation. De là vint le prestige et, déjà, la saine popularité dont sa personne commença à être entourée.

Très différente de la première, la deuxième étape de la vie ecclésiastique de l'abbé Rasneur allait s'écouler en pleine action. Lorsqu'il fut désigné en 1911 par Mgr Walravens pour régir



DEVROYE-FRÈRES

ORFEVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

NEUMANN & Co

LIÈGE, rue Saint-Remy, 5 et 7 (Place Saint-Paul)
TÉLÉPHONE 100.32 Compte Chèques Postaux 305.812
A B C Code 5^{me} et 6^{me} Ed. Registre du Commerce N° 90

GROS — DÉTAIL

JOUETS

Pour l'achat de vos

Tissus Lodens Imperméables

nous vous recommandons la maison

T. DEVAUX

25, rue Bériveau, VERVIERS

Spécialités : de noir inverdissable pour religieux et d'articles pour
congrégations, pensionnats, ligues, scouts, etc.
Aussi filatures de cardés en tous genres depuis 1869.

Echantillon et visite sur simple demande.

LE COKE DE TERTRE

COMBUSTIBLE ÉCONOMIQUE - 100% BELGE

recommandé aux

COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Demandez-le à votre fournisseur habituel ou
écrivez à :

COKE ET SOUS-PRODUITS DE TERTRE, S. A.
48, rue de Namur, Bruxelles

Matières premières pour Papeteries

∴ CLASSEMENT ∴
Destruction d'archives et de vieux Papiers
DÉCHETS de LAINE et COTON

A. GOREZ-RIGAUT

Rue Colompré, 109, BRESSOUX-lez-LIÈGE

Téléphone 15863

Chèques Postaux 107479



En toutes teintes mode.

REGARDEZ DONC VOS CHAUSSURES

Nugget Polish leur donnera un éclat splendide et durable. Grâce à Nugget, elles ne paraîtront ni fatiguées ni défraîchies par la marche et l'usage. En outre, Nugget protège le cuir contre l'humidité et prolonge ainsi la vie de vos souliers. NUGGET conserve aux chaussures leur souplesse et augmente le confort de la marche. NUGGET donne au cuir un éclat riche et intense.

"NUGGET"

LA QUALITÉ SUPRÊME



LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans
danger

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE
HUY (Belgique)



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre
climat exige des vêtements chauds.
La chaleur de la laine est la plus
saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

Filature Schillings

Société Anonyme — DOLHAIN, près Verviers

Fils Angora en tous genres

Angora 100 % pour tricotage à la main, bonneterie, ouvrages
de dame

Pelotes et Écheveaux—Fils classiques et fantaisie
Fils Angora pour sous-vêtements jusque 2/40 m/m

la cure et le doyenné de Châtelet, beaucoup regrettèrent qu'un professeur aussi remarquable fût enlevé, au bout de cinq ans, à l'éducation du jeune clergé tournaisien. Les vues de la Providence ne devaient se révéler que plus tard, lorsque s'opérerait, par l'épiscopat, la synthèse d'un effort aussi varié. Quoi qu'il en soit, entré dans l'exercice du ministère pastoral, l'abbé Rasneur s'y sentit aussitôt à l'aise : son esprit d'entreprise, son intrépidité dans la lutte, l'incessant optimisme qui rit à la difficulté, toute cette riche nature d'homme d'action, en somme, allait pouvoir se déployer au large. Si l'enseignement de Tournai avait gravé son empreinte dans les esprits, le ministère à Châtelet devait laisser un souvenir également inoubliable dans les âmes. Les paroissiens de l'abbé Rasneur trouvaient en lui un père, attentif à tous leurs besoins spirituels, mais aussi un entraîneur, qui ne se satisfaisait d'aucune routine et ne tolérait pas la médiocrité. Dur envers lui-même, il savait se montrer exigeant pour les autres, mais ces exigences s'accompagnaient d'une telle simplicité de manières, d'une si agréable bonhomie et d'une confiance si irrésistible que chacun se laissait gagner à pareil contact.

L'abbé Rasneur propagea activement dans son doyenné la pratique de la communion fréquente. Ce fut bientôt ensuite la grande guerre; de toute son âme, il entretint ses paroissiens dans l'attitude de patriotique et chrétienne endurance qui était naturellement la sienne. Les œuvres de guerre trouvèrent en lui un actif coopérateur. Cette ardeur apostolique, bref, enveloppa le doyen de Châtelet d'une réputation dans le pays de Charleroi, où le clergé et les hommes d'œuvres aimaient à s'inspirer de ses avis, mais aussi dans tout le diocèse, et l'on pressentait clairement dès lors que ce prêtre d'élite serait appelé sans tarder à un champ d'action plus élevé encore.

Ces prévisions se réalisèrent en 1921, lorsque la mort du chanoine Lemaitre laissa vacant un vicariat général; chacun applaudit dans le diocèse à la décision de Mgr Crooij de confier ces fonctions au chanoine Rasneur.

Mais l'étape devait être brève. Le 27 novembre 1923, la ville de Tournai apprenait avec stupéfaction la mort subite de son évêque, qui deux heures auparavant avait encore chanté dans sa cathédrale le *Te Deum* à l'occasion de la fête patronale du Roi. Quelques semaines se passèrent et une attente générale se trouva confirmée à l'annonce de la désignation du chanoine Rasneur en qualité de nouveau chef du diocèse. Préconisé évêque de Tournai par une bulle du 30 janvier 1924, il prit possession de son siège le 7 mars et fut consacré le 25 mars, des mains de S. Em. le Cardinal Mercier.

Ceux qui assistèrent à cette cérémonie ont gardé à l'esprit le vivant souvenir de la première bénédiction pastorale du nouveau prélat, lorsqu'il parcourait à travers la foule les immenses nefs de l'église. A considérer l'assurance de ce geste, tout de suite chacun comprit que le diocèse avait retrouvé, non seulement un pasteur vigilant, mais un chef d'une exceptionnelle vigueur.

* * *

Il n'y avait aucune présomption à attribuer au nouveau titulaire du siège de Tournai, comme l'avait fait le vicaire capitulaire dans sa lettre de présentation, ces mots du Christ : « Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. » Enfant du Hainaut, ayant accompli toute sa carrière au sein du diocèse, il en était pour ainsi dire la vivante émanation. Ses études, son enseignement, son activité dans la région de Charleroi, enfin son vicariat général l'avaient mis en contact avec plusieurs générations successives de prêtres. Ajoutez à cela la facilité d'abord et l'extraordinaire mémoire des physionomies et des noms dont témoignait l'évêque; bientôt, après quelques tournées

pastorales, on pourra dire en toute vérité qu'il connaît tous les membres de son clergé jusque par leur prénom. L'Eglise de Tournai se sentait animée d'une légitime fierté à la pensée d'être régie par un pasteur qui lui fût aussi pleinement assimilé.

Mais, lorsqu'il déposa ses fonctions intérimaires, le chanoine Cantineau ne se trompait pas davantage en annonçant que l'élu du Saint-Siège pourrait reprendre à son compte la parole de l'Apôtre : « Bien volontiers je dépenserai et je me dépenserai moi-même tout entier pour vos âmes... » Dès le premier jour de son épiscopat, en effet, l'activité de Mgr Rasneur se montra débordante. Au bout de très peu de temps, il eut présents à l'esprit toutes les cellules paroissiales, tous les établissements d'enseignement, toutes les œuvres religieuses et sociales de cet organisme complexe qu'est le diocèse de Tournai. Mais la connaissance, en lui, excitait toujours l'action. De toutes parts, un besoin de soutien et de réconfort se manifestait; à certains endroits, comme en ces régions industrielles où certaines enquêtes révélaient une baisse désolante de la pratique religieuse, c'était une véritable détresse spirituelle. En accédant au trône de saint Eleuthère, le centième évêque de Tournai retrouvait autour de lui, montant comme une marée lente et continue, le paganisme que le fondateur du diocèse avait été au VI^e siècle l'un des premiers à combattre. Entre les origines et les temps nouveaux une ressemblance effrayante se signalait. A l'évangélisation d'autrefois il fallait que correspondît, au XX^e siècle, une entreprise systématique de reconquête chrétienne. Mgr Rasneur s'y attela avec la volonté résolue qu'il portait en lui.

Son souci primordial fut de relever le niveau du recrutement sacerdotal. On pouvait dire dans le Hainaut, plus que partout ailleurs en Belgique : « La moisson est grande, mais les ouvriers sont peu nombreux. » Les entrées aux séminaires étaient tombées, en effet, au lendemain de la guerre, à un niveau de loin inférieur aux besoins du diocèse. Le renouvellement du clergé avait été déjà la préoccupation tenaillante de Mgr Crooij; son successeur se mit à l'œuvre avec courage. Les vides causés par la mort ou la maladie dans les rangs du clergé dépassaient d'année en année davantage les facultés de remplacement. Décidé à maintenir coûte que coûte toute l'activité paroissiale dans le diocèse, sans réduire celle des collèges, il demanda à ses collaborateurs un effort exceptionnel. Beaucoup de prêtres cumulèrent diverses fonctions, surtout d'ordre paroissial et d'enseignement. Quant à la remontée des vocations, Mgr Rasneur y parvint par des entreprises comme l'Œuvre du Sacerdoce et la Journée du Prêtre, mais il attendit surtout du renouveau spirituel qui commençait à se manifester dès lors dans la jeunesse et qu'il appuyait de toutes ses forces. Cet espoir ne devait pas être déçu. Le nombre des ordinations avait atteint un niveau extrêmement bas, inférieur à vingt et allant même, l'une des premières années de l'épiscopat de Mgr Rasneur, à tomber jusqu'à dix. En 1939 l'évêque de Tournai aurait la fierté d'ordonner quarante-quatre prêtres.

La pensée de dégager tous les ferments de résurrection religieuse lui inspira également de prêter son impulsion, dès le début, au mouvement de l'Action Catholique. Quelques mois après l'élévation de Mgr Rasneur à l'épiscopat, en septembre 1924, l'A. C. J. B. tenait à Charleroi son deuxième Congrès général. C'était le temps où, périodiquement, les jeunes se massaient par dizaines de milliers, pour proclamer en des cortèges flamboyants et en de vastes assemblées publiques leur volonté de rendre « la Belgique au Christ ». En aucun cœur, plus profondément que dans celui de Mgr Rasneur, ce cri de reconquête ne trouva écho. Lorsqu'il vit devant lui, sur la place de Marcinelle, le bloc frémissant des fronts levés et qu'il entendit déferler les vivats au Christ, on peut dire que la protection des œuvres de jeunesse

devint par lui l'objet d'une décision formelle et définitive. Mgr Rasneur stimula dès lors avec énergie le développement des branches spécialisées de l'A. C. J. B., notamment de la J. O. C., qui avait énoncé au Congrès de Charleroi ses premières promesses. Il n'est pas d'assemblée quelque peu importante, de journées d'études générales de l'une ou l'autre fédération de jeunesse masculine ou féminine que Mgr Rasneur ne releva, depuis ce moment, de sa présence et de sa chaude parole.

L'enseignement lui tenait à cœur. Au degré primaire, il importait de tenir ouvertes et même de multiplier les écoles libres dans un grand nombre de communes où l'école officielle était pratiquement déchristianisée. L'évêque encouragea avec vigueur le travail des curés bâtisseurs et il procura aux écoles des maîtres de qualité. Les instituteurs chrétiens du Hainaut avaient été formés jusqu'alors par l'École normale de Bonne-Espérance, installée depuis quatre-vingt-quatre ans à côté du Petit Séminaire dans une partie des bâtiments de l'ancienne abbaye. Cette installation ne suffisant plus aux besoins modernes, Mgr Croij venait de décider, quelques mois avant sa mort, le transfert de cette institution à Braine-le-Comte, où de grands locaux seraient construits pour l'abriter. Mgr Rasneur fut l'exécuteur de cette décision et il y consacra plusieurs années de son épiscopat. Quant aux collèges diocésains, il importait surtout de les tenir, malgré la crise du recrutement sacerdotal, au niveau élevé où les avait placés, au début du siècle, la réforme des méthodes conçue et dirigée par un éminent philologue, le chanoine Féron. Mgr Rasneur sut consentir les sacrifices nécessaires pour qu'un certain nombre de ses jeunes prêtres continuassent à l'Université de Louvain les études qui devaient les spécialiser dans l'enseignement des humanités.

* * *

Parmi les traits caractéristiques du gouvernement pastoral de Mgr Rasneur, comment omettre de noter la splendeur des cérémonies liturgiques? Il les aimait toutes, il en suscita de superbes. A cet esprit positif, à cette volonté trempée se joignait en effet une âme très sensible aux manifestations de la beauté. Il faut, pour le comprendre, avoir été témoin de l'enthousiasme qui le soulevait lorsque, de son bureau de l'évêché, il entendait s'ébranler le gros bourdon de la cathédrale, *Marie Pontoise*, cette cloche dont la voix géante fait tressaillir Tournai et toute la banlieue. Aussi le renouveau liturgique trouva-t-il en lui un chaud partisan : les « Journées grégoriennes » se multiplièrent sous son impulsion, répandant dans les paroisses l'usage du chant collectif; les « Semaines liturgiques » attirèrent sur le cadre de la prière commune l'attention d'une élite. De toutes les solennités religieuses, les ordinations sacerdotales retenaient la préférence de l'évêque. Rompant avec la tradition qui les réservait à la chapelle du Séminaire ou à l'église cathédrale, Mgr Rasneur les célébra fréquemment dans des églises paroissiales ou dans la chapelle d'institutions d'enseignement. Il contribuait ainsi à diriger vers le sacerdoce le respect du peuple et surtout de la jeunesse; en publiant la grandeur de l'acte qui donne au prêtre ses pouvoirs, il faisait désirer le prêtre par les fidèles.

Mais cette faveur marquée pour les solennités publiques ne s'arrêtait pas aux fonctions liturgiques proprement dites. L'évêque était soucieux de rendre au Christ sa place dans toute la vie moderne et d'offrir à sa royauté la place publique aussi bien que le foyer domestique. A cet effet, nulle résonance, nulle ampleur ne lui semblait démesurée.

L'antique procession de Notre-Dame-aux-Malades, qui attirait à Tournai depuis plus de neuf siècles un grand concours de peuple, était en décadence. Dans une ville abondante en ressources artistiques et qui ne cessait de restaurer ses valeurs anciennes, cette

anomalie frappa Mgr Rasneur. Aussi procura-t-il l'appoint efficace de son autorité aux personnalités telles que le savant chanoine Warichez, archiviste de l'évêché, le peintre verrier Camille Wybo et les professeurs de l'École Saint-Luc, qui avaient entrepris de rendre à la procession toute sa magnificence. Une telle émulation s'ensuivit entre les paroisses de la ville que la procession de Tournai, évoquant maintenant de ses groupes costumés tout le passé religieux de la cité, est devenue le plus remarquable cortège annuel du pays et qu'elle attire de loin les pèlerins. Exceptionnelle et d'autant plus splendide fut la célébration, en 1931, du XIV^e centenaire de saint Eleuthère. Mgr Rasneur fit réunir à cette occasion toutes les chasses et tous les reliquaires sacrés de la région, afin d'escorter celle qui contenait les restes du fondateur du siège épiscopal de Tournai. Les évêques de toute la Belgique et du Nord de la France s'étaient rencontrés pour suivre ce cortège unique en son genre, où figuraient tous les saints et toutes les saintes de l'ancien et du nouveau diocèse de Tournai. Le coup d'œil était féérique lorsque, sur la Grand-Place, la longue rangée des évêques, dressés sur une estrade, traça d'un même geste le signe de la Croix sur l'assemblée des reliquaires d'or et d'argent, qui rutilait au grand soleil.

Mais le triomphe de la prière de masse, Mgr Rasneur le trouva dans les Congrès eucharistiques diocésains qu'il convoqua à Binche en 1928, puis à Soignies en 1934. Ce fut, à chaque reprise, le grand branle-bas dans le diocèse; de toutes les paroisses affluèrent des délégations aussi fières de défilier devant leur pasteur que celui-ci se montrait heureux de les passer en revue. Mgr Rasneur avait toujours sous la mitre et la crosse une démarche pleine de dignité, mais en de semblables occasions son port était majestueux et, sous sa main, chacun s'inclinait devant l'oint du Seigneur.

Que l'on ne s'y trompe pas. Si Mgr Rasneur aimait la splendeur de l'office divin, ce n'était pas pour elle-même, mais parce que le facteur décoratif contribuait à suggérer une prière plus fervente et une adoration plus profonde. Toujours il y veillait en contrôlant l'organisation de ces cérémonies; on s'en rendait mieux compte encore à l'occasion des Journées mariales qui eurent lieu à Bonsecours, à Tongre-Notre-Dame et ailleurs, où sa piété s'épanchait peut-être plus librement, et surtout dans les pèlerinages à Lourdes. Tous les ans le diocèse de Tournai en organise deux; Mgr Rasneur accompagnait régulièrement le premier. En cours de route il prenait soin de maintenir le groupe dans un esprit de recueillement et de pénitence qu'il voulait exemplaire; il dirigeait les exercices religieux, s'astreignait aux offices de nuit et, partout où le programme appelait à la prière, il prêchait d'exemple avant de prêcher tout court.

Que ces assemblées religieuses fussent amples ou discrètes, qu'il s'agît d'un congrès grandiose ou de la bénédiction d'une chapelle, l'évêque y donnait toujours personnellement le ton. A un certain moment, dans le silence absolu de la foule, on entendait s'élever une voix si grave et si puissante qu'elle paraissait écraser les haut-parleurs. En quelques phrases fortement accentuées, l'évêque rappelait la prière à son objet le plus actuel. Ses expressions étaient lapidaires, ses citations scripturaires frappaient l'imagination, les points de sa harangue se détachaient en haut relief et, lorsqu'il avait fini, ses paroles restaient burinées dans les esprits.

Ainsi s'exprimait Mgr Rasneur par la parole publique, ainsi énonçait-il également ses consignes dans les lettres pastorales. Elles visaient à l'action, en prenant pour sujet l'un des besoins particuliers de l'époque : la foi, la messe dominicale, l'action catholique, le sens social, l'esprit de pénitence, l'autorité épiscopale, tels sont quelques-uns des thèmes que Mgr Rasneur développa à l'usage de ses ouailles. Là aussi son style cherchait l'effet

direct : d'une charpente clairement tranchée, d'un langage net et limpide, l'exhortation pastorale ne risquait pas de planer pardessus les têtes dans les auditoires populaires qui constituent les neuf dixièmes des paroisses. Et de la sorte elle atteignait son but.

Tels furent quelques-uns des faits les plus dignes de mémoire dans l'épiscopat qui vient de s'interrompre brusquement. L'administration courante du diocèse absorbait au surplus celui dont la perspicacité et [la vigilance n'y laissaient rien au dépourvu. Mgr Rasneur parcourait sans cesse son diocèse, mais cela n'était pas nécessaire pour qu'il lui fût présent tout entier à l'esprit. Il le connaissait par cœur, avec les besoins de chaque œuvre, la valeur de chaque collaborateur, les facultés de chaque institution. *Episcopus*, nul ne pouvait l'être davantage que ce chef qui contrôlait tout, qui savait tout et se rappelait tout.

Que son naturel présentât au premier abord quelque âpreté, que ses gestes ne fussent pas dénués d'une certaine brusquerie, c'était indéniable. Comme il avait l'œil prompt, la réprimande lui venait vive et parfois mordante. Cette écorce rugueuse faisait apparemment partie de l'équipement du *bonus miles Christi*, qui, se sachant toujours en campagne, gardait intactes toutes ses facultés combattives. Mgr Rasneur convenait d'ailleurs volontiers qu'il pouvait y avoir là quelque excès. Il se surveillait lui-même et, comme il le confia parfois à des intimes, il se mettait en garde contre son premier mouvement. Cette rapidité de réaction ne devait d'ailleurs pas faire illusion. Chose surprenante pour qui ne le considérait qu'à distance, peut-être y avait-il au contraire en Mgr Rasneur un fond de réelle timidité, qui se laissait impressionner par l'esprit de résolution d'autrui, dès lors que cette conviction ne s'inspirait que de franchise et de loyauté.

Il eût fallu d'ailleurs le connaître très mal pour lui tenir rigueur de sa sévérité. L'évêque dissimulait sous ces dehors un cœur extrêmement sensible, qui compatissait à toutes les détresses et faisait preuve, souvent, d'une prévenante délicatesse. Les traits de cette charité, s'ils pouvaient être racontés, seraient profondément émouvants.

Au respect scrupuleux de ses fonctions sacrées, au sentiment très rigoureux de ses responsabilités, Mgr Rasneur continuait d'ailleurs à joindre la simplicité de manières qui lui avait attiré d'emblée l'affection de ses diocésains. Ses façons franches et cordiales lui valaient partout l'attachement et l'humour primesautier de ce Wallon pur sang le faisait même souvent paraître, en société, comme le plus jeune de l'entourage. Un besoin impérieux de paternité spirituelle le portait d'ailleurs à communiquer avec le peuple. Les ornements sacrés une fois déposés après les cérémonies, il se laissait investir par la foule, et sa main bénissait sur le front, sans se lasser, les mioches que lui tendaient les mamans. Mgr Rasneur jouissait ainsi d'une grande popularité, même dans les endroits où l'on eût pu craindre, sur la foi de certaines apparences, que le prestige de l'Eglise avait déchu. Il suffisait de le suivre à travers le Borinage ou le pays de Charleroi, pour voir quel sillage de sympathie, parfois même quelle ruée populaire suivait à travers les foules la barrette mauve de l'évêque.

Il se faisait aimer, de la même manière, dans chaque milieu social. Les jeunes l'appelaient l'évêque des jeunes, les ouvriers l'évêque des ouvriers, les paysans l'évêque des campagnards. Mgr Rasneur acceptait volontiers ces expressions d'une sympathie qui le payait de retour, quitte à redresser ce qu'elles pouvaient avoir d'intempestif en rappelant que l'évêque se doit, comme le bon père de famille, d'être tout à tous.

* * *

Quinze années d'épiscopat... *Lungum aevi spatium*... Long, non point tellement par le nombre des ans que par la fécondité des

œuvres. Mgr Rasneur avait assumé la charge pastorale, en homme des champs qu'il était, comme le bon laboureur le soin de sa terre. Son blason montrait un soleil sur ciel d'azur réchauffant la terre verte parsemée d'épis. *Dominus illuminatio mea*, soulignait la devise : c'est de là-haut que viendraient à son action la lumière, la chaleur, la force. Avec un pareil appui, l'optimisme naturel à ce caractère prenait figure d'une confiance tout animée des grandes vertus théologiques. La confiance surnaturelle ! Cette pensée revenait sans cesse sur les lèvres de l'évêque d'une région où tant de symptômes eussent distillé pour d'autres le découragement. Dans le dernier sermon qu'il prononça en chaire de sa cathédrale, le 29 octobre dernier, au jour de la fête du Christ-Roi, Mgr Rasneur insistait sur cette idée, en présence des terribles épreuves qui affligent aujourd'hui le monde.

« Ceux qui ne lisent pas l'Évangile, proclamait-il, savent pourtant qu'un mot y revient sans cesse comme un refrain très doux, empreint d'une sérénité divine : « Ne craignez pas, n'ayez pas peur, ne vous troublez pas, ne vous souciez pas pour demain, ne craignez pas ceux qui s'attaquent au corps. Point de timidité, point de pusillanimité, point d'épouvante. Vous avez peur d'avoir faim ? Votre âme ne vit pas de pain. Vous avez peur des voleurs ? Votre âme a son trésor bien en sûreté. Vous avez peur de mourir ? Votre âme est immortelle. »

Tel était le secret d'une action dont la fraîcheur et l'entrain eussent déconcerté les esprits acrochés à une ambition purement humaine. Son idéal, comme celui de tous les pères de nos âmes, ne se reposait qu'en Dieu ; c'est de là qu'il tirait cette puissance d'élévation toujours tendue, toujours insatisfaite. Parfois Mgr Rasneur voyait se dessiner devant lui tout au moins le symbole des triomphes spirituels auxquels tout son être aspirait. Ce fut une grande joie de son ministère de bénir, il y a quelques semaines, au sommet d'un terrier de charbonnage, une immense croix de béton ; le signe du Christ allait se projeter de là-haut sur tout le Borinage. Précieuse récompense et noble anticipation ! Certes, il reste à faire, au pays de Tournai, pour accomplir l'œuvre du Christ ; mais à la suite d'un pionnier, à l'exemple d'un conquérant dont chacun garde au cœur les mâles accents, et avec l'aide de Dieu, quels espoirs ne sont-ils permis ?

GIOVANNI HUYOIS.
Président du Bloc catholique.

Problèmes actuels

L'ASIE SUR LE RHIN

Toute l'histoire connue nous montre comme un perpétuel mouvement de flux et de reflux de l'Orient contre l'Occident et de l'Occident contre l'Orient. Les deux mondes ont des conceptions morales (c'est-à-dire une philosophie ou une religion — dont tout dépend) opposées et contradictoires. Ils ont de plus des mœurs et des caractéristiques également opposées et en vif contraste. Aucun des deux, dans l'immense duel qui dure depuis plus de trois mille ans, n'a réussi à dominer complètement l'autre.

Aux origines, l'Orient prédomina. Il produisit de puissantes monarchies auxquelles étaient soumis les Etats et les villes d'Orient d'importance secondaire. Il occupa la Syrie et la majeure partie de ce qui fut appelé, plus tard, Asie Mineure. De Syrie, un rejeton fonda la puissance carthaginoise qui fut la première à dominer la méditerranée. Mais l'Asie ne parvint pas à réduire

les avant-postes de l'Occident. Les flottes et les armées du Grand Roi, c'est-à-dire de la principale puissance asiatique voisine de l'Occident, ne purent dominer les Grecs au delà de la mer Egée. Voilà pourquoi Marathon et Salamine ont une telle importance dans l'histoire universelle, alors que, peut-être, en leur temps, ces défaites ne furent, aux yeux des Asiatiques qui les subirent, que des revers passagers.

La marée de la supériorité asiatique contre l'Occident tourna avec la fin de la conquête macédonienne. Alexandre le Grand fut l'initiateur de la contre-offensive de l'Occident contre l'Orient. Les guerres carthaginoises, qui consacrèrent la victoire de Rome, furent, pour l'Asie, les dernières de cette époque. Depuis lors, et pour un millier d'années, l'Occident fut perdu pour elle.

Puis la marée tourna une nouvelle fois avec la domination de la Syrie, de l'Afrique du Nord et de l'Asie Mineure. A un moment donné, ce fut comme si l'Asie reparaissait en force et comme si l'Occident était assiégé. La lutte fut indécise, l'Occident avançant progressivement de la Gaule en Espagne, puis s'étendant en Méditerranée, les Croisades assurant à moitié une décision mais échouant dans l'ensemble, et les avant-postes de l'Asie atteignant la Piave à la fin du moyen âge pour apparaître même, momentanément, au siège de Vienne, à la fin du XVII^e siècle.

Après cela, pendant deux cents ans, pendant les XVIII^e et XIX^e siècles, la marée se remit à refluer fortement contre l'Orient et avec l'Occident. La formule apparut et se répandit : l'Islam n'a pas de canons. L'Islam, qui avait été notre maître en artillerie et tout spécialement dans l'art d'assiéger, nous devint tout à fait subordonné. L'Occident connut la suprématie complète, commerciale et intellectuelle, technique aussi (civile et militaire), jusqu'à la fin de ces deux cents ans.

Et voilà qu'à notre propre époque nous avons vu un nouveau renversement de la marée. Le mouvement communiste, dirigé de Moscou, est cosmopolite. Il fut organisé, à ses débuts, par un élément intensément juif. Il n'était pas spécifiquement russe, quitte à être obscurément asiatique. Ses racines étaient en Asie; de même sa philosophie, nécessairement et violemment antichrétienne, n'était pas d'un antichristianisme à la manière des païens occidentaux, mais asiatique.

Ce fut certainement un « tournant » de l'histoire, dont nous ne pouvions prévoir l'amplitude quand, soudain, le gouvernement allemand s'allia à Moscou, permettant ainsi à l'Asie d'entrer par la porte de derrière. Contre l'avance du communisme russe il n'y a plus, pour le moment, de barrière à l'Est du Rhin. Le nazisme despotique est fondé sur une philosophie essentiellement communiste, il a détruit la classe moyenne cultivée en Allemagne, il a tellement affaibli la chancelante tradition chrétienne que ce n'est pas d'elle qu'on peut attendre une défense de la famille ou de la propriété. Toute l'ossature, toutes les traditions de la civilisation gréco-latine dont nous descendons tous, ont maintenant pour championnes les puissances européennes occidentales, y compris l'Italie et l'Espagne. A la vérité, c'est actuellement le gouvernement italien qui possède la vision la plus claire de tout le problème, parce que Mussolini, son chef, possède cette chose très rare, le génie politique. Il sait, non pas confusément comme tant d'autres, mais par une combinaison d'instinct direct et de jugement, que l'enjeu ultime n'est pas entre Berlin d'une part, et Londres et Paris d'autre part, mais entre Moscou et toute notre culture européenne, culture que Moscou entend bien détruire.

A cause de l'erreur fatale de Berlin appelant Moscou à l'aide, l'Asie se trouve une fois de plus aux portes de l'Occident et voilà le grand événement, l'affaire essentielle des jours périlleux que nous vivons actuellement.

« La pause », comme on l'a appelée, c'est-à-dire l'interruption des grandes opérations militaires après la fin de la campagne de Pologne, pour ne laisser subsister à l'Ouest, que de toutes petites opérations locales, a été curieusement incomprise. Curieusement, car elle est suffisamment compréhensible aux yeux du bon sens qui s'en tient aux principes généraux de la guerre, familiers aux hommes depuis toujours.

La première règle applicable à toute guerre est que la victoire consiste dans une décision, c'est-à-dire dans l'imposition de la volonté d'un vainqueur à un vaincu. Pour en arriver là, il faut que les forces armées d'un des partis cessent d'exister en tant qu'organisation effective — résultat soit de la capture soit de la dissolution des dites forces. Aussi longtemps que l'ennemi conserve une force organisée assez considérable pour agir encore efficacement, aucune décision n'a été ni atteinte ni constatée.

Pour obtenir une décision, il n'y a qu'une méthode, celle d'attaquer avec une force maximale sur un point et à un moment donné. Si l'attaque échoue, il n'y aura pas de décision et il faudra renouveler la tentative. Si elle réussit, soit à disloquer l'organisation ennemie, soit à l'envelopper ou à la couper de ses bases et à la forcer à capituler : c'est la victoire.

Il est évident, d'après cela, que toute opération de guerre est fonction de cette attaque principale. Si vous êtes plus faible que l'ennemi et si vous restez sur la défensive, vous ne le faites que pour gagner du temps, en attendant le moment où vos forces seront supérieures sur un point décisif : supérieures c'est-à-dire soit en nombre, soit en matériel, soit en moral, ou dans une combinaison des trois facteurs. Car toute opération autre que l'attaque principale contre la force organisée adverse, est ou bien subordonnée à cette attaque principale, ou n'est qu'un effort perdu. Voilà bien l'A, B, C de cet art, clair et simple dans ses principes premiers, mais exigeant beaucoup de science dans l'application, qui s'appelle la stratégie.

Les puissances occidentales se trouvent donc en face d'un état-major prussien et d'une armée prussienne que, dans une large mesure, il commande directement — c'est-à-dire devant non seulement un instrument de guerre de premier ordre, mais un instrument grandement supérieur en effectifs terrestres à tout ce qui peut lui être opposé en ce moment. Aussi longtemps que l'Allemagne disposera d'une pareille supériorité, il est évident que la tâche du commandement allemand est d'employer pareil instrument, au bon endroit, pour écraser un adversaire encore inférieur. Cette victoire doit être gagnée, et ne peut l'être, que militairement, sur terre. La puissance navale, si elle est efficace dans l'imposition du blocus, peut réduire progressivement la force supérieure, par le manque de munitions et de nourriture, jusqu'à ce qu'à la longue elle perde sa supériorité, moment où la puissance qui se trouvait d'abord en infériorité, est à même de lancer sa contre-offensive. Mais alors aussi, il faut qu'il y ait une décision finale, même en l'absence de la décision spectaculaire d'une bataille rangée, même s'il ne s'agit que d'un effondrement brusque et d'une dissolution des forces ennemies (comme il arriva aux armées de la Double Monarchie vers la fin de la Grande Guerre, et comme il allait rapidement arriver à l'autre puissance centrale, l'Allemagne prussifiée, au terme de la même guerre).

Dans ces principes simples et purement militaires s'introduit un élément perturbateur : l'élément politique. La capitulation de Bazaine n'était pas un élément d'un plan militaire; il rendit Metz pour une raison politique, l'espoir d'aider plus tard son Empereur contre la Révolution qui venait d'éclater contre lui. Le général savoyard qui commit l'erreur, devant Napoléon,

de maintenir ses forces à cheval sur la principale route vers Turin, se séparant ainsi de ses alliés autrichiens, fut détourné de son devoir militaire évident par une considération politique, à savoir le désir de couvrir Turin, la capitale de son seigneur et maître.

Il se peut que durant ces dernières semaines il y ait eu, du côté allemand, une considération politique causant le délai — à savoir, une dissension persistante entre le gouvernement allemand et le grand état-major. Il est cependant plus probable, que le délai soit dû à deux causes purement militaires. D'abord, la nécessité de réparer une masse de matériel très éprouvé pendant la courte et triomphante, mais très coûteuse campagne polonaise. De plus, un délai raisonnable permet à l'Allemagne d'exercer ses réserves et de former les officiers et sous-officiers qui lui manquent, car la nouvelle machine militaire allemande ne fonctionne que depuis cinq ans. Il y eût un « trou » de quinze ans dans le corps des officiers et les recrues, sauf celles des classes de 1934 à 1939, ne sont pas encore au point. Il est vrai que le même délai permet aux Alliés de diminuer leur infériorité aérienne. De là une espèce de course entre les avantages que le délai assure à l'un camp et ceux qu'il procure à l'autre. Très certainement un moment viendra, au plus tard au printemps prochain, où un délai plus long mettrait l'Allemagne dans une infériorité permanente et progressive. Mais avant cet instant critique, ce délai joue également à l'avantage de Berlin.

Impossible de prédire le moment où l'Allemagne croira pouvoir déclencher sa grande offensive. Elle est possible à tout instant. Mais les meilleurs critiques continentaux inclinent à croire qu'en tout cas, fin février sera la limite ultime. Ils rappellent l'exemple de Verdun. L'Allemagne croit certainement qu'aussi longtemps qu'elle disposera d'une grande supériorité numérique, elle peut emporter même une ligne défensive moderne. Elle se trompe peut-être, et ici aussi les meilleurs critiques continentaux sont d'accord pour le penser, mais il est hors de doute que le calcul de Berlin est bien de cette nature.

De tout quoi il résulte qu'une attaque aérienne sur l'Angleterre est subsidiaire au plan allemand. Elle ne serait pas à même d'amener une décision; elle serait certainement fort coûteuse et peut-être même ruineuse. Mais des considérations politiques peuvent déterminer l'ennemi à lancer cette attaque aérienne, malgré les désavantages militaires d'une pareille diversion. Si l'Allemagne tentait ainsi deux choses à la fois, ce ne pourrait être qu'à l'avantage des Alliés. En général, les experts les plus autorisés à l'étranger paraissent s'attendre à quelques semaines de « pause » encore, puis l'Allemagne risquerait une grande offensive à l'Ouest...

HILAIRE BELLOC.

A propos d'une Histoire de l'Eglise

Une *étonnante réussite* : il n'est pas d'autres termes pour qualifier le petit volume de M. Paul Lesourd, qu'on nous demande de présenter aux lecteurs de la *Revue catholique* (1).

Réussite, disons-nous, et à plus d'un point de vue. C'en est une, déjà, assurément, de faire tenir en deux cents pages de petit format toute l'histoire de l'Eglise depuis Notre-Seigneur jusqu'à Pie XII, en un récit fidèle, où aucun fait capital n'est passé sous silence, qu'on lit avec plaisir, où les dominantes, les lignes de

faite d'une époque sont nettement dégagées, le rôle des grandes et fortes individualités mis en pleine lumière.

Etonnante réussite, le livret de M. Lesourd l'est surtout par son contenu. Peu d'ouvrages suscitent autant de salutaires réflexions sur la vie de l'Eglise, sa nature, son rôle, son histoire ici sur terre.

Nous voudrions dire ici quelques-unes des réflexions amorcées chez nous par la lecture de ce petit volume, si riche de faits et d'idées. L'historien qui entreprend d'écrire sur l'Eglise a la tâche particulièrement délicate. S'il est rationaliste, ou simplement de tournure d'esprit trop critique, il aura tendance à ramener tous les facteurs de cette histoire au plus petit commun dénominateur de causes ou d'intérêts purement humains. Seront éliminés ou minimisés tous les faits que la psychologie d'un rationaliste estimera n'être pas suffisamment *vraisemblables*. Que voulez-vous qu'il subsiste du côté divin ou surnaturel de l'Eglise et de son histoire si on la regarde avec de pareils préjugés?

Mais s'il est sincèrement croyant et foncièrement pieux, il devra se mettre en garde contre une déformation qui n'est pas sans parenté avec celle qu'on reproche à bon droit à l'historien rationaliste parce qu'inspirée comme elle d'idées préconçues touchant la vraisemblance des faits quand il s'agit de l'Eglise. Pour trop de bonnes âmes, en effet, moins rares qu'il ne serait souhaitable jusque dans les rangs du clergé, l'*invraisemblable* dans l'histoire de l'Eglise, c'est ce qui est humain, simplement, et parfois pauvrement. Pour être moins fautive parce qu'elle admet l'aspect divin de l'Eglise, cette seconde manière d'en concevoir l'histoire est erronée, elle aussi, et doit être rejetée.

On la dit « *édifiante* ». Mais que pourrait-on bien édifier sur l'erreur? Une histoire de l'Eglise ainsi conçue laisse ignorer l'aspect le plus profond de la vie de celle-ci à travers les âges, nous voulons dire cette pénétration constante du divin dans l'inhumain, cette perpétuelle croissance du Corps mystique du Christ *dans et par l'humanité* sous l'influence de la grâce.

Oui, certes, il y a des aspects manifestement divins et surnaturels dans l'Eglise; toute époque a ses saints; toute époque voit surgir de nouveaux foyers d'intense vie spirituelle et de charité où s'alimente et se perpétue le feu que le Seigneur Jésus est venu apporter sur terre. Un historien de l'Eglise doit mettre en pleine lumière ces traits divins du visage de l'Epouse du Christ. M. Lesourd n'a pas manqué à ce devoir. Je voudrais pouvoir citer ici maintes pages de son livre, celles notamment qu'il consacre aux grandes figures de saint Grégoire, de saint Bernard, de saint Pie V.

Mais les saints, hélas! sont rares. L'Eglise, qui est objet d'histoire, est faite d'hommes, de pauvres hommes le plus souvent, de pécheurs. A tous les degrés de la hiérarchie, des fautes, des errements sont possibles... et se commettent. On ne peut écrire une histoire vraie de l'Eglise en les ignorant ou — ce qui serait pire — en les passant sous silence. M. Lesourd a voulu, sur ce point, être fidèle au premier devoir de tout historien, quel que soit le sujet qu'il aborde : celui d'être sincère.

Le tableau qu'il trace, par exemple, de l'état du Saint-Siège de la fin du IX^e à la fin du X^e siècle ne cache rien des lamentables désordres qui ont déshonoré les pontifes de cette époque : « véritable période d'anarchie, d'humiliations, de papes indignes ». « Des papes de quelques jours ou de quelques mois se succédèrent. Les factions où les femmes dévoyées jouèrent un rôle prépondérant, se disputèrent le siège pontifical... La meilleure preuve de la divinité de l'Eglise est justement qu'elle ait... résisté, qu'elle... ait survécu. » (Pp. 42-43.)

Quelle fut la cause prochaine du schisme d'Occident (1378-1417) qui, pendant près de quarante ans, désola la chrétienté, sinon l'inconcevable brutalité d'un Urbain VI? « Si Urbain VI, qui avait été élu à la mort de Grégoire XI, n'eût pas été aussi maladroit, aussi grossier et aussi cassant, et parfois cruel, quelles

(1) P. LESOURD. *Histoire de l'Eglise*. Paris, Flammarion, 1939, avec une très belle préface de S. Em. le Cardinal Baudrillart.

qu'aient pu être les circonstances de son élection..., il est probable que l'on n'eût pas songé à contester la légitimité de celle-ci (p. 87). Les graves négligences des pontifes du XV^e siècle à entamer l'œuvre de la réforme, pourtant de plus en plus urgente, sont dénoncées avec vigueur. « Cette fameuse réforme de l'Eglise, dont chaque pape sentait la nécessité, était sans cesse ajournée. Aucun des pontifes de la deuxième moitié du XV^e siècle ne l'accomplit, parce que d'autres préoccupations les absorbèrent. C'est une époque triste, de certains points de vue, pour l'Eglise, si l'on... considère les goûts de luxe excessifs des papes, leurs erreurs politiques et parfois morales, leur pratique de la simonie, les excès de leur scandaleux népotisme..., la manière dont ils se laissèrent dominer par leur entourage, la manière dont ils subirent l'influence et les exigences de milieux brillants mais corrompus. C'est une époque triste, du point de vue spirituel, si l'on considère que les papes se sont alors montrés, surtout, des souverains temporels; environnés de complots et de trahisons; mêlés à des intrigues où jouait la plus basse politique; lancés, par l'ambition de tel ou tel neveu, dans des guerres dispendieuses. » (P. 91.) Plus proche de nous, le pontificat de Léon XII (1823-1829) est résumé en ces seules lignes : « A Pie VII, pape libéral, succéda... un pape réactionnaire, Léon XII..., austère, malade, dont l'intransigeance politique, au moment où s'agitaient, dans ses Etats, les *Carbonari* et d'autres sectes, prépara et facilita les soulèvements qui, tôt ou tard, devaient aboutir à la chute du pouvoir temporel. » (P. 156.)

A propos du règne de Grégoire XVI et de Pie IX, l'auteur fait ces réflexions : « Si l'une des raisons de la durée de l'Eglise est sa facilité d'adaptation, l'une des raisons des malheurs de certains papes vint de leur intransigeance, non pas doctrinale, mais politique, ou de celle de leurs prédécesseurs, et de leur entêtement à ne pas vouloir suivre leur temps. Les vagues promesses ne remplacent jamais les actes... Pie IX dut beaucoup de ses malheurs à l'héritage de Grégoire XVI. Il ne fut peut-être pas ~~pas~~ plus très habile pour gouverner et manœuvrer dans l'atmosphère internationalement troublée, issue des événements de 1848-1849. Son entourage ne fut pas non plus à la hauteur des circonstances et il fut malheureusement parfois servi par des maladroits. » (P. 157.) Parlant de Pie XI, l'auteur ne croit pas manquer au respect dû à une grande mémoire en écrivant ces lignes concernant la condamnation de l'*Action Française* : « Il est permis de penser que Pie XI — que cela n'eût sans doute pas arrêté d'ailleurs — ne mesura pas d'avance, exactement, toutes les conséquences de sa décision. » (P. 177.)

On peut discuter le bien-fondé de pareille observation, mais non certes blâmer l'auteur d'avoir osé la faire.

* * *

L'aspect humain de l'Eglise, et de son histoire, ce n'est pas seulement les faiblesses qui s'y révèlent : méprises, erreurs, fautes ou même crimes, c'est encore tout le jeu des activités, des intérêts purement humains, qu'ils soient d'ordre politique, économique, privés ou collectifs; c'est le rôle du facteur psychologique, si variable et si influent à la fois. Je ne sais si je me trompe, mais j'ai l'impression que cet aspect étonne, parfois même scandalise presque autant certaines âmes que les taches qui souillent quelques pages de l'histoire ecclésiastique.

Montrer l'Eglise et ses saints les plus authentiques vivant ici sur terre d'une vie vraiment humaine, c'est, dirait-on, profaner à leurs yeux quelque chose qui ne saurait être que divin et sublime. Et pourtant? Il est bien homme, et de son temps, un saint Bernard (1091-1153), « qui pendant trente ans domina l'histoire de l'Eglise et l'histoire de l'Europe... et fut, au milieu

des orages de son temps, le véritable pilote de la Chrétienté... sur toutes les routes d'Europe, et dans toutes les Cours... » (Pp. 54-55.)

Humaine, l'Eglise n'a jamais versé dans l'utopie de prédicants vaudois, wiceléfistes ou autres qui prétendaient lui refuser la possession de toute propriété temporelle. Les préoccupations d'ordre économique ont joué un rôle considérable dans la vie de l'Eglise et, bien qu'elles aient été maintes fois l'occasion de graves abus, à aucune époque pourtant celle-ci n'a proscrit, même pour ses ministres, la possession des biens temporels. Plus d'une fois l'auteur relève l'importance de ce facteur économique dans la vie de l'Eglise. Citons ce passage : « Dans la facilité avec laquelle la Papauté acceptait, au Moyen âge, d'accorder sa protection officielle à des monastères, voire à des royaumes... intervenaient des questions économiques ou plus exactement financières... cette protection pontificale impliquait le paiement de cens, de tributs, de redevances qui constituaient pour la Papauté autant de sources de revenus dont elle ne pouvait se passer. Les finances du Saint-Siège, plus d'une fois en assez mauvais état, amenèrent, au XIII^e siècle, la Papauté à créer une véritable fiscalité, des impôts sans cesse croissants ou nouveaux, notamment sur les bénéfices. » (P. 63.) Assurément la Croisade fut d'abord, et surtout, un grand mouvement religieux; mais pourquoi faudrait-il taire que « dans les arguments décisifs dont Urbain II usa, dans ses appels aux armes, figurèrent, d'une part, la nombreuse population qui se trouvait à l'étroit sur une terre n'abondant pas en richesses, fournissant à peine leur nourriture à ceux qui la cultivaient; d'autre part, la fertilité de la Terre Sainte, nouveau Paradis terrestre » (p. 73)?

Dans un autre domaine, celui des arts, l'Eglise a su également témoigner d'une saine et large compréhension des besoins de l'homme. On est en droit, nous l'avons dit plus haut, de faire de durs reproches aux pontifes de la Renaissance, mais on doit dire, à leur louange, « qu'en prenant la tête de l'humanisme, en faisant de Rome le centre de la nouvelle culture, en commandant aux artistes des chefs-d'œuvre qui furent la splendeur de cet âge et qui restent l'enchantement du nôtre, les papes, même les moins édifiants, ont imprimé à la Renaissance un mouvement, un caractère malgré tout chrétien... » (pp. 91-92).

Le côté humain de l'Eglise, c'est encore la politique des différents pontifes romains : entendez par là la manière dont ils ont mis en œuvre, en vue du bien de la société chrétienne et de l'Eglise tel que chacun d'eux le concevait, les divers moyens mis à leur disposition : influence, prestige, richesses, pouvoir spirituel et temporel, etc., en un mot tous les leviers qui leur permettaient d'agir, et combien efficacement souvent, sur les princes et sur les peuples. Etant dans le monde et disposant d'instruments pour y exercer son action, l'Eglise a une politique — ou, si l'on préfère, une ligne de conduite pratique — et elle doit en avoir une. Plus que d'autres, cet aspect très contingent de sa vie est destiné à subir des variations et est soumis à la possibilité d'erreurs et de méprises. Des faits? M. Lesourd en livre à foison. Nous n'aurons que l'embarras du choix. « C'est l'appui du pape Zacharie qui permit à Pépin de se faire proclamer roi. C'est l'appui de Pépin qui permit au pape Etienne II d'être débarrassé du péril lombard. Il y a là un tournant dans l'histoire de l'Eglise. » (P. 37.) « C'est la Papauté qui, ne se sentant pas assez forte pour se passer d'une puissance séculière, avait appelé à son secours le roi des Francs. C'est la Papauté qui avait, au profit de ce roi des Francs, rétabli l'Empire d'Occident pour donner plus de prestige et d'autorité à son appui séculier... Par suite, la Papauté devait tout faire pour garder sur l'Empereur — son protecteur — un certain pouvoir, une sorte de suzeraineté spirituelle, et c'est pour le bien marquer que les papes tinrent

tant à couronner empereurs Louis le Débonnaire, puis Lothaire, bien que ceux-ci aient essayé de s'y soustraire... » (P. 40.) « Innocent III intervint partout, n'envisageant pas de reculer devant qui que ce fût, ne reconnaissant aucune puissance pouvant se mesurer avec la sienne. Par son action, qui n'avait en vue que le bien spirituel de l'Europe, et l'organisation de la Chrétienté, la Papauté... se plaça, en quelque sorte, en clef de voûte du système européen ainsi conçu. » Et l'auteur de rappeler les plus marquantes interventions du Pontife en Allemagne, en France, en Angleterre, pour conclure : « Dans l'ensemble, Innocent III, en Europe, presque partout, imposa sa loi. Avec lui triomphèrent l'Évangile et la civilisation chrétienne. » (Pp. 58-59.)

* * *

Au début du XVI^e siècle un redressement de la situation politique du Saint-Siège s'imposait de toute urgence; l'œuvre de la réforme religieuse ne pouvait être entreprise sans lui. Ce fut le grand mérite de Jules II, personnage par ailleurs si peu ecclésiastique, de l'avoir compris. « Pendant la seconde moitié du XV^e siècle, écrit M. Lesourd, la Papauté s'était souvent trouvée dans une situation politique critique, par suite de ses luttes avec Florence, Naples ou Venise, qui, voulant empêcher l'affermissement du pouvoir temporel des papes, avaient successivement menacé ou envahi les États pontificaux; par suite aussi des difficultés que leur créaient la féodalité romaine et les petits tyrans italiens. Il était urgent de rendre au Saint-Siège sa sécurité, son indépendance politique trop souvent compromises. Alexandre VI y avait songé, mais entravé par son népotisme... et, absorbé par les débauches de sa vie dissolue, il n'était parvenu qu'à affaiblir la turbulente noblesse romaine. Il fallait un géant, un pape guerrier et terrible dont l'activité ne connaîtrait aucune borne, et qui s'abstiendrait surtout de tout népotisme, pour venir à bout de la tâche immense qui consistait à accomplir la restauration de la puissance temporelle du Saint-Siège et de l'autorité pontificale; prélude nécessaire à la réforme de l'Église... Il fallait un homme de cette taille pour opérer le redressement politique, qui permettrait le redressement moral... » (PP. 112-113.)

« La première moitié du XVII^e siècle est, pour l'histoire de la Papauté, la fin d'une période : celle où la politique du Saint-Siège dirigea le monde. Les papes Paul V (1605-1621), Grégoire XV (1621-1623), Urbain VIII (1623-1644) et Innocent X (1644-1655) firent beaucoup de politique, mais leur position dans la guerre de Trente Ans et le népotisme de la plupart d'entre eux leur enlevèrent beaucoup d'autorité... » (P. 117.)

Peut-être, disons-le par parenthèse, ce jugement pourrait-il être plus nuancé, moins défavorable à ces pontifes; du moins, M. Lesourd montre-t-il fort bien que ces papes, comme d'ailleurs tous les autres, en général, n'ont jamais cru devoir se tenir à l'écart des événements, *en dehors et au-dessus* de tous les conflits. Plus près de nous, voici Pie VII : « Avec le réalisme politique qui, se tenant également éloigné des idéologies nuageuses, des intransigeances aveugles et des faiblesses dangereuses et coupables, assura, pour une part, la survie de l'Église à travers les siècles, le Pape s'attacha, avant tout, à réconcilier la France révolutionnaire avec l'Église. Cela lui semblait, à juste titre, l'œuvre la plus importante, tant du point de vue intérieur de l'Église que pour la portée internationale d'un tel acte. » (P. 155.)

M. Lesourd ne pouvait passer sous silence la politique dite de « ralliement » conseillée par Léon XIII aux catholiques français, « politique qui aurait pu et dû amener l'apaisement, si le sectarisme n'avait aveuglé les esprits ». Précisant la portée de cette

politique, souvent mal comprise, et par ses partisans et par ses adversaires, il observe que le fameux toast d'Alger du cardinal Lavignerie, « prônait beaucoup plus une acceptation du régime républicain, une soumission, qu'un «ralliement» proprement dit, à une République anticléricale et maçonnique, à un gouvernement inique et sectaire. Tel fut également le sens des Encycliques que, sur ce sujet, Léon XIII publia en 1890 et 1892. Les «républicains» répondirent à ces essais de conciliation par un redoublement de mesures anticléricales... Les essais de politique conciliatrice de Léon XIII ne furent pas approuvés par les catholiques français, dont ils aggravèrent les divisions et les polémiques » (p. 165). Aussi l'auteur ne craint-il pas d'écrire, après avoir pourtant déclaré qu'à son avis Léon XIII fut « le plus grand pape du XIX^e siècle : « C'est avec la France, ou plus exactement dans sa politique vis-à-vis de la France, que Léon XIII fut peut-être le moins heureux. » (Pp. 158-159.)

Pie XI, enfin, « ne restera-t-il pas, surtout, comme étant celui qui, par les accords de Latran, trancha le nœud gordien de la question romaine et qui, ainsi redonna Dieu à l'Italie et l'Italie à Dieu... » (P. 162).

D'autres faits, on le devine, auraient pu être allégués, et plus significatifs même : ceux-ci suffisent pour illustrer ce que nous disions plus haut que l'Église a toujours eu et aura toujours une « politique ». Que celle-ci se soit souvent trouvée en conflit avec les intérêts des princes ou des États, c'était inévitable : on touche ici l'origine historique de conflits tels que le gallicanisme, le josphisme ou le fébronianisme en susciterent à l'Église, celle également des concordats. Mais ces conflits, mais les fautes et les bévues de certains papes prouveraient-elles que l'Église ne peut jamais intervenir dans le monde ni chercher à agir sur le cours des événements?

Très humaine et divine à la fois, telle est dans sa réalité l'histoire de l'Église; telle doit-elle être présentée par ceux qui veulent l'écrire. Mieux que les plus savantes dissertations apologétiques, une histoire ainsi conçue est à même de faire comprendre aux hommes de tous les temps ce qu'est vraiment l'Église et de la leur faire aimer. « Quand on jette un regard d'ensemble sur l'histoire de l'Église, — nous voulons terminer sur cette dernière citation, — on y voit apparaître des sommets et des gouffres, des périodes de prospérité et de gloire, à côté de malheurs et de désastres, mais à travers tout, envers et contre tout, la marche sans discontinuité vers l'avenir; la doctrine et le dogme résistant à toutes les tempêtes, se maintenant intacts malgré les soubresauts du navire... Vue dans l'ensemble de son histoire, l'Église est une réalisation admirable... On se sent en présence d'une incomparable grandeur et d'une puissance surnaturelle qui la classe à part... Que l'on conçoive un instant l'histoire du monde sans l'Église. Ce serait, depuis vingt siècles, le triomphe définitif du barbare, l'anéantissement de toute culture... Quand, d'autre part, on pense à l'avenir de l'humanité, l'Église apparaît comme seule capable d'empêcher toutes les races de la terre de finir dans un immense carnage... Elle seule peut, par l'unité spirituelle, apporter d'une manière certaine au monde l'ordre, la paix et le bonheur autant qu'ils sont réalisables ici-bas. » (P. 202.)

PIERRE GILLET,

Professeur d'histoire ecclésiastique
au Grand Séminaire de Malines.

En quelques lignes...

Patrice de la Tour du Pin

Trois lignes dans le journal du matin : pour nous apprendre que le jeune poète de la *Quête de Joie*, blessé sur le front de Moselle, est tombé captif aux mains des Allemands. Après le lieutenant Deschanel, c'est le second holocauste qu'offrent au Moloch dévorant les lettres françaises. Encore convient-il d'espérer que Patrice de la Tour du Pin n'est pas perdu pour nous tous qui l'aimions.

C'est le moment de relire l'article fort intelligent que lui consacrait, il y a peu, André Rousseaux (dans le tome II de sa *Littérature du vingtième siècle*).

Pour André Rousseaux, nous avons affaire à un cas, très curieux et très « réfléchi », d'antisymbolisme, d'antisurréalisme aussi. Patrice de la Tour du Pin tend, de toutes ses forces, à intégrer dans la poésie la réalité spirituelle tout entière. C'est dire que la poésie cesse d'être une fin, pour devenir — ou redevenir — un moyen. « Notre base n'est pas la poésie, notre base est l'homme; nous ne cherchons pas à connaître la poésie, mais l'homme. » Quelle différence avec l'auteur de la *Jeune Parque*, avec ce Valéry dont toute l'attention passionnée se porte, au contraire, du côté de ces alchimies que signifie l'élaboration du poème. Patrice de la Tour du Pin serait trop heureux de découvrir, simplement, dans le monde, ce qui est dans le monde, parce que Dieu l'y a mis.

Au terme de l'article que nous venons de signaler, André Rousseaux se demande si cette position résolument chrétienne ne doit pas écarter de notre moderne Psalmiste un public agnostique « qui a pu goûter chez d'autres poètes chrétiens des plaisirs de pure littérature ». A notre sentiment, des événements comme ceux que nous vivons se chargent fort bien de faire éclater la bulle de savon irisée qu'est cette littérature dite « pure ». C'est pourquoi nous formons mille vœux pour la santé de Patrice de la Tour du Pin : que le prisonnier nous revienne, que le poète, demeure.

Istamboul n'est pas un nom turc

On doit cet écho à l'aimable érudition de M. Fernand Mayence.

Les journaux turcs nous ont appris, récemment, que ce serait faire injure au nationalisme linguistique des héritiers spirituels de Mustapha Kémal que de continuer à écrire, sur les enveloppes du courrier, CONSTANTINOPE. Constantinople ? Tout juste bon à fournir les treize lettres de ce refrain de caf' conc', épelées l'une après l'autre sur un rythme sautillant. Le vrai nom, le seul nom de l'ancienne capitale de la Turquie d'Europe, vous le connaissez : STAMBOUL, ou ISTAMBOUL. Et l'on menaçait de ne pas distribuer les lettres qui porteraient encore l'adresse à l'euro-péenne. Tant il est vrai que la *moedertaal* peut aussi s'installer sur la Corne d'or.

Mais le plus joli de l'histoire, le professeur Mayence nous le révèle : Istamboul n'a rien d'un nom turc.

De même que les Romains appelaient l'Urbs — tout court — Rome capitale du monde, ainsi les Byzantins avaient pris l'habitude de désigner leur ville : *è polis* (la ville par excellence). Aller à Byzance se disait donc : aller en ville (*eis tèn polin*). Les Turcs, après la prise de la capitale de l'Empire d'Orient, entendirent fréquemment cette expression quasi stéréotypée. De *eis tèn polin*, ils firent, grâce au jeu déformant des équiva-

lences phonétiques, quelque chose comme *Is-lam-boul*, le passage de l'un à l'autre s'expliquant encore mieux pour qui connaît la prononciation du grec moderne. Ainsi donc, ce nom d'Istamboul (ou de Stamboul) que revendiquent avec fierté les xénophobes d'Ankara et d'ailleurs est — purement et simplement — un nom grec. Il y a de quoi déguster un Florimond-Chryso-gone du Bosphore.

Le réalisme dans la peinture flamande

On vient de publier, avec un imposant retard de près de neuf années, les *Actes* (et cela fait deux gros volumes in-4°), du XII^e Congrès international d'Histoire de l'Art, qui tint ses assises à Bruxelles, du 20 au 29 septembre 1930, dans l'atmosphère qui nous paraît, aujourd'hui, si lointaine des festivités et liesse du Centenaire. Mais les rapports ne sont pas le moins du monde périmés. Et l'on veut reprendre, ici, après M. Georges Marlier, un de nos plus consciencieux, un de nos plus estimables critiques d'art, le problème si souvent discuté du réalisme dans la peinture flamande.

Par réalisme, faut-il entendre, à la fois, l'imitation scrupuleuse de la réalité et la représentation des spectacles les plus triviaux, ressortissant à la vie du plus bas peuple ? Ainsi en fut-il à l'époque hellénistique, quand l'introduction du laid dans l'art ne fut que le corollaire, en quelque sorte, du besoin de vérité.

M. Marlier a mille fois raison d'insister sur le fait que les deux caractères ne sont pas nécessairement liés : on peut fort bien concevoir qu'un peintre, reproduisant sur sa toile une scène d'ordre plébéien, soumette ses modèles à une stylisation arbitraire, à une déformation parfaitement consciente.

Or, la peinture flamande, précisément, révèle, bien plus que le souci de l'imitation intégrale et textuelle, le goût persistant des thèmes populaires. Ce qui n'empêche que la plupart des critiques se sont surtout attachés à faire, de nos peintres, des « véristes » de la plus stricte observance.

Que l'art flamand soit un art plus strictement objectif que l'art italien, par exemple, nul n'y contredira. Mais il n'est que d'évoquer la galerie des maîtres pour se rendre compte de leur vertu d'expressionnisme, d'un expressionnisme qui ne recule pas devant la déformation de la réalité (il est vrai que cette déformation se traduit, assez souvent, par la recherche de la trivialité outrancière).

Suite au précédent

Ici, évidemment, c'est à Bruegel que l'on songe tout en premier lieu. Mais, avant d'indiquer en quoi consiste le réalisme bruegélien, rappelons le style pathétique d'un Van der Weyden, le style fantastique d'un Jérôme Bosch, le style chimérique d'un Patenier; plus tard, le style baroque d'un Rubens, d'un Jordaens, de nos petits maîtres. Pas un de ces artistes ne consent à se placer en face du modèle dans un état de grâce simplement accueillante. Tous, qui plus qui moins, et chacun dans la ligne de sa propre imagination créatrice, ils déforment, ils interprètent, ils « expriment ».

Revenons à Bruegel. Sa complaisance est par trop visible à l'endroit des épisodes les plus terre à terre de la vie du peuple. Mais on ne pourrait pas dire que le style de Bruegel vise à la reproduction exacte de ces spectacles quotidiens. Il en va de l'art du plus original de nos peintres flamands comme de l'art populaire : « Tous deux, (je cite Georges Marlier) sont expressionnistes. L'un et l'autre adoptent ces figures ramassées, courtaudes, situées à l'antipode de la noblesse classique. Seulement, Bruegel a su, grâce à ses dons prestigieux de peintre, élever cette vision et ce style sur le plan de l'art supérieur. »



du SUPERCHOCOLAT JACQUES.

Il est vraiment unique.

Le Superchocolat Jacques procure à notre palais un plaisir raffiné, et apporte à notre corps un véritable « concentré d'énergie ».

Sa qualité incomparable est due à l'emploi de matières premières sélectionnées, ainsi qu'aux soins attentifs d'un personnel d'élite.

Le Superchocolat Jacques nous a gâtés en créant une gamme que l'on essaie bien en vain d'imiter. Sa qualité est tellement appréciée que le consommateur qui a le désir de changer n'abandonne pas « Jacques » : il change de spécialité, point c'est tout.

Madame, vous qui raffolez des bonnes choses, dégustez chaque jour votre gros bâton de Superchocolat Jacques. Lui seul peut combler tous vos désirs : Plaisir, Santé, Economie.

JACQUES
SUPERCHOCOLAT



100 % belge depuis sa fondation, en 1897

DERNIERE NOUVEAUTE !



"DES RIDEAUX GARANTIS
SOUS TOUS LES RAPPORTS?"
... impossible!

"C'EST POURTANT VRAI, MADAME!
TOUS LES NOUVEAUX TISSUS
D'AMEUBLEMENT TOOTAL SONT
FORMELLEMENT GARANTIS!"



Invitation :

Voilà en vérité une nouvelle extraordinaire !
Tootal, les plus importants fabricants de tissus
du monde entier, lancent sur le marché une
gamme complète de *superbes tissus d'ameu-
blement* qu'un nouveau procédé de fabrication
permet de garantir *sous tous les rapports* !

Vous êtes cordialement invitée à venir examiner
- sans le moindre engagement - notre magni-
fique collection dans notre salle d'exposition,
18, Avenue de la Toison d'Or, Bruxelles.

★

Voilà qui est formel !

GARANTIE
TOOTAL

TOUS LES TISSUS PORTANT LA MARQUE TOOTAL
SUR LA LISIÈRE SONT GARANTIS DEVANT DONNER
SATISFACTION POUR TOUTE FAUTE IMPUTABLE À
NOTS TISSUS. NOUS NOUS ENGAGEONS AU REMPLA-
CEMENT OU AU REMBOURSEMENT, EXIGEZ LA
MARQUE TOOTAL SUR LA LISIÈRE. TOUTE RECLA-
MATION DOIT ÊTRE ADRESSÉE À VOTRE FOURNISSEUR.

TOOTAL

Article :

Exigez ce bon de garantie avec tout
achat d'un tissu Tootal.

Tissus d'ameublement **TOOTAL**

IMPRIMES * BROCARTS * VOILES * FILETS * CHINTZ * ETC.

Quant à Pierre-Paul Rubens, il est superflu d'indiquer que son amour des modèles frustes, à peine dégrossis, s'allie à un lyrisme pictural qui est bien la négation même d'un art que limiterait la réalité.

Pour Jordaens, c'est le système d'éclairage qui est inventé de toutes pièces : dans ces jeux violemment contrastés d'ombre et de lumière, impossible de trouver autre chose qu'un procédé très artificiel, un style et une facture tout ce qu'il y a de plus arbitraires.

M. Marlier étend sa démonstration jusqu'à l'époque contemporaine. Il montre fort bien que des mouvements comme le cubisme et la *Neue Sachlichkeit* (la nouvelle objectivité) n'ont suscité, en Belgique, nul écho; parce que « notre expressionnisme flamand, qui n'est ni l'imitation stylisée du réel, ni la réduction de la vie à un schéma abstrait, n'est autre chose qu'une déformation souvent brutale des spectacles de la nature ». A preuves, un Ensor, qui est entraîné vers les compositions burlesques, macabres et pathétiques; un Jakob Smits, soucieux d'arrondir ses personnages selon le canon des productions folkloriques; un Laermans. Plus près de nous, les Tytgat, les De Smet, les Permeke, les Frits van den Berghe donneraient lieu à des observations analogues. Et le pénétrant critique d'insister, pour finir, sur le souci d'ordre moral qui caractérise nos peintres contemporains. S'il est vrai que leur répugnance à l'égard de la beauté formelle ne provient pas, comme on disait à la suite de Taine, d'un besoin de vérité matérielle, mais d'une attitude de l'esprit, on conviendra que le réalisme flamand cherche, en vérité, ses fondements spirituels dans une inquiétude humaine qui s'appelle, par exemple, la conscience du péché originel, l'obsession de la mort, le sentiment de la lutte avec l'Ange. Nous sommes loin des trivialités photographiques, loin de l'attachement pusillanime aux visages et au décor de la kermesse villageoise.

De « Documents » au « Flambeau » ou Les records de l'aberration et de l'inconvenance politiques sont battus

A part d'infimes exceptions, la presse et l'opinion belges ont accueilli le mieux du monde l'admirable initiative prise le 7 novembre dernier par le roi Léopold et par la reine Wilhelmine. Dans tous les foyers de notre pays l'on se représentait avec émotion le but auquel visent les auteurs de ce geste aussi généreux que clairvoyant. Si pourtant, grâce aux augustes médiateurs de La Haye, le cauchemar qui assiège notre continent avait pu se dissiper tout à coup!... Si les menaces affreuses qu'évoque une guerre d'extermination, prolongée indéfiniment par des adversaires, prisonniers de leur propre intransigeance, avaient pu s'écarter, comme par miracle, de la malheureuse Europe!... Si les millions d'êtres humains qu'un tel désastre promet impitoyablement à la mort, à la mutilation, à la ruine ou à l'accablement le plus affreux avaient pu échapper *in extremis* aux conséquences de cette malédiction!

Qu'on en soit assuré : l'échec, tout au moins provisoire, de l'« offre de bons offices » n'a pas tout à fait éteint la lueur d'espoir qui s'était allumée, voici bientôt quatre semaines, dans l'imagination de nos compatriotes. Quoi qu'il arrive, cette flamme débile continuera à briller opiniâtement à travers le chaos d'idées, de sentiments et visions qui constitue l'actualité internationale. Les dépêches parties de La Haye ne sont pas seulement allées, dans trois capitales, sonner aux oreilles des gouvernants la « fanfare des responsabilités » dont parle l'Anglais Swift; elles ont éveillé au fond d'innombrables cœurs une nostalgie déjà plus qu'à demi assoupie : celle de la raison, de la mesure et de la paix. Un jour viendra où cette aspiration encore indéfinie reprendra toute sa conscience et toute sa force. Ce jour-là l'initiative royale apparaîtra à tous les yeux comme une manifestation d'humanité profonde et de profonde lucidité. Et, par comparaison, l'on ne saura trop sévèrement juger l'attitude de ceux — fort rares heureusement en Belgique — à qui, le 7 novembre dernier, les nouvelles de Hollande n'ont inspiré qu'un étonnement maussade, quand ce n'était pas une réprobation plus ou moins indiscreète.

Comment! les souverains de deux nations neutres qui n'ont rien à gagner et qui ont tout à perdre dans la bagarre germano-franco-britannique osaient faire publiquement des vœux pour un prochain compromis entre les belligérants, et offrir d'y prêter la main?... Il faut avouer que c'était intolérable!... L'insurrection des illusions, des préjugés, des partis pris et des routines intellectuelles ainsi contrariés n'a guère eu pour théâtre que de petits canards de province et deux ou trois revues confidentielles, d'ailleurs connues pour leur étroitesse d'esprit. Dans une publication — *Documents* — dont le rédacteur principal est un Israélite de nationalité étrangère, M. Henri Grégoire y va d'une diatribe que le respect dû à la Dynastie et à son Représentant ne parvient même pas à bémoliser convenablement. La colère de l'impulsif professeur est telle qu'il n'hésite pas à avancer les affirmations les plus audacieuses, par exemple lorsqu'il prétend que « beaucoup de Belges, disons mieux, presque tous les Belges, en tout cas les meilleurs citoyens de ce pays, sans exception, ont appris avec une douloureuse surprise l'initiative » de La Haye! Et de rappeler « quelle indignation eût été la nôtre, de 1914 à 1918, contre des neutres qui eussent parlé de paix sans énoncer la condition sine qua non de la restitutio in integrum de notre indépendance, de notre territoire ». Rapprochement superficiel s'il en fût!

Ni au point de vue militaire, ni au point de vue moral, ni au point de vue politique, la Grande Guerre ne saurait être comparée à la « drôle de guerre » dont nous avons le spectacle. Au surplus, le seul fait que celle-ci vient après celle-là, et qu'elle risque d'ajouter ses destructions, ses massacres, ses haines et ses risques à ceux qui ont laissé l'Europe épuisée, voici vingt et un ans, modifie du tout au tout, pour toutes les personnes sensées, le caractère des événements actuels. Ensuite, même les idéaux les plus nobles obéissent, en Histoire, à la loi des possibilités. Qui oserait nier que la délivrance de la Belgique en 1914 et les faits qui la conditionnaient demeuraient infiniment plus concevables, dans l'ordre pratique, que, par exemple, la restauration intégrale de la Pologne, de la Tchécoslovaquie, voire de l'Autriche, et les hypothèses dont elle dépend? Enfin, les devoirs respectifs des Belges et des Hollandais envers leur patrie, les obligations et les intérêts propres des puissances belligérantes, les justes espérances des Polonais sont trois choses essentiellement différentes, entre lesquelles il n'y a pas lieu d'établir des rapports *a priori*. Notre pays eut jadis la chance d'être un facteur indispensable de l'équilibre occidental; de là vient que nos « indignations » à l'égard des tentatives de compromis ou de médiation, en 1916 et en 1917, purent rentrer à quelque titre

dans le plan de paix que postulait le calcul des forces en jeu et des grandes constantes géographiques dont elles subissaient l'influence. On a le droit de douter qu'il en soit de même pour les sentiments, si légitimes soient-ils, des nationalités ressuscitées ou créées de toutes pièces par les négociateurs de Versailles. L'assujettissement du Canada français, l'annexion du Monténégro, l'occupation de Gibraltar furent aussi, en leur temps, des anomalies ou des injustices. Mais les contemporains s'en sont accommodés, parce que le contraire eût causé de plus grands maux.

* * *

De quelque côté qu'on la considère, la position du roi des Belges et de la reine de Hollande paraît donc extrêmement judicieuse. En la critiquant avec autant d'étourderie que d'inconvenance, M. Henri Grégoire ne s'est pas, à notre avis, particulièrement honoré. D'autant moins qu'il semble bien avoir récidivé, sous une forme encore plus malencontreuse, dans le *Flambeau*, — organe d'un libéralisme jacobin dont, au demeurant, il serait difficile d'exprimer la platitude et la désuétude.

Chose curieuse, les noms des directeurs, que cette revue affichait traditionnellement à l'avant-dernière page de chaque numéro, ont disparu pour la circonstance. En outre, les articles politiques qui la composent se sont placés pour la plupart sous le couvert de pseudonymes, malheureusement faciles à percer (j'entends *malheureusement* pour les auteurs). Ces précautions s'expliquent, dans leur chef, par une continuité dans l'impertinence, par une obstination dans la hargne et dans l'aigreur qui n'ont d'égale que la propension de ces messieurs à se tromper, en toute matière. Jugez-en plutôt. Le thème conducteur du numéro en question est emprunté à *Documents*; c'est le fait (radicalement inexact) que « l'immense majorité » de nos compatriotes condamnent sévèrement l'initiative royale. Là-dessus, les collaborateurs du *Flambeau* sont intarissables :

« Voilà ce que pense la Belgique, ce qu'elle pense tout haut, de plus en plus haut. Il y a un mois, c'est avec un profond soupir de soulagement que nous avions constaté, après l'offensive de paix du chancelier Hitler, l'abstention du gouvernement belge. C'est, au contraire, avec une douloureuse stupéfaction que nous avons appris, le mardi 7 novembre, etc. » (P. 512.)

« L'offensive allemande n'a pas trop mal réussi. Elle a enregistré des succès immédiats et même spectaculaires. La médiation du 7 novembre en est un. » (P. 517.)

« Une récente initiative royale, partie de La Haye, quoique reçue avec sympathie dans les milieux anglais, n'a provoqué aucun écho pour les raisons exposées par les dirigeants britanniques depuis le début du conflit. Cette initiative fut suivie, à deux heures d'intervalle, par un discours de lord Halifax, qui ne crut pas nécessaire d'y faire la moindre allusion. Le lendemain, M. Chamberlain déclara poliment qu'il examinerait l'offre de médiation avec ses collègues français. Quant au leader de l'opposition travailliste, dans un discours prononcé en dehors des Communes, il glissa cette phrase qui en dit long : « Quiconque suggère que nous puissions faire la paix à l'heure actuelle n'est pas un véritable ami de la paix. » (P. 552.)

« On rendait généralement hommage au courage moral dont les deux souverains venaient de donner un nouveau témoignage. Mais — avouons-le — on se demandait avec quelque scepticisme si leur initiative avait la moindre chance d'obtenir les résultats escomptés (...). Une paix était-elle possible en partant du « fait accompli » : l'invasion de la Pologne? L'action des deux souverains n'encourrait-elle point, dès lors, le reproche de manquer à la neutralité, d'être unilatérale? Ne la soupçonnerait-on pas de vouloir tardive-

ment proposer à l'Angleterre et à la France de se rallier au discours fait par M. Hitler, au Reichstag, le 6 octobre? » (P. 618.) (Ces dernières insinuations sont particulièrement vilaines et blâmables.)

« La médiation hollando-belge a bel et bien échoué. Mais nous sommes toujours ignorants des causes qui l'ont provoquée », conclut le *Flambeau* (p. 619). Car, n'est-ce pas? croire que cette initiative fut seulement inspirée par des considérations humaines, par le désir d'empêcher un conflit dont *personne* ne saurait prévoir aujourd'hui la durée, le prix et l'issue, serait pure naïveté, pour les grands politiques à la Grojean et à la Grégoire. Lesquels foncent (toujours anonymement) sur M. Spaak, coupable d'avoir fait appel à la discipline nationale et d'avoir évoqué avec trop d'insistance les devoirs de la neutralité; sur M. de Man, auteur de considérations non-conformistes sur les origines et perspectives de la guerre européenne. La campagne menée par le ministre d'Etat socialiste aurait — selon nos jumeaux d'Arcadie — une « tendance pusillanime » parce qu'il y est question de prudence nécessaire dans les manifestations publiques de la sensibilité belge vis-à-vis des événements internationaux. Ces messieurs du *Flambeau* n'acceptent ce conseil qu'avec la réserve suivante : ils prétendent « exprimer leurs sentiments, quand ils s'y croient obligés », c'est-à-dire au gré de leurs fantaisies et de leurs passions. C'est ainsi qu'ils continueront à porter à leur guise des jugements « moraux » sur les faits et gestes des gouvernants étrangers. « En termes modérés », précisent-ils. Or veut-on un échantillon de leur modération? Il s'agit de l'attentat de Munich : « Il serait exagéré de dire que le discours du Führer ne cassa rien. Il se termina à retardement par l'explosion d'une bombe, une bombe sans métaphore, bien chargée, mais dont l'horlogerie avait été mal chronométrée. Huit Parteigenossen en virent leurs jours avancés. On a beaucoup écrit sur ces pipes et gueules cassées. » (P. 607.)

Quant au sens national de ces lampadophores excités, on en aura une idée par le passage suivant (l'auteur, nous assure-t-on, serait une dame d'origine étrangère, par ailleurs employée dans une ambassade également étrangère) : « On estime, dans certains milieux anglais que, même neutre, la Belgique ne peut pas ne pas savoir que la cause des Alliés est aussi la sienne; et l'on s'étonne d'un certain manque de compréhension devant les exigences du blocus. Les Anglais disent avec raison que, dans une guerre comme celle qui vient d'éclater, chacun doit supporter sa part de privations. La part qui incombe à la Belgique est minime et devrait être supportée sereinement. » (P. 558.)

Combien de fois faudra-t-il répéter qu'il n'y a pas de demi-neutralité, ni de neutralité relative et provisoire; que l'on ne saurait à la fois se tenir à l'écart des querelles d'autrui et prendre pour lui fait et cause, fût-ce partiellement ou indirectement; qu'en tout cas ce n'est pas aux nations étrangères à décider d'office que notre pays est impliqué dans telles entreprises militaires ou politiques dont elles ont pris l'initiative et la responsabilité? Du moment que la Belgique ne s'est rangée ni dans un camp, ni dans l'autre, ni l'un ni l'autre adversaires n'ont à la taxer *proprio motu* pour une contribution aux frais et aux privations de la guerre qu'ils se sont déclarée réciproquement. Il n'est pas vrai que telle ou telle puissance « se batte pour nous », comme l'affirment certains commentateurs à courtes vues. Mais même si c'était vrai, il n'appartiendrait pas à cette puissance de le dire; et encore moins de chiffrer notre quote-part.

En adoptant d'enthousiasme les thèses absurdes professées à cet égard en divers milieux français et anglais — thèses complémentaires de celles, non moins audacieuse, que soutiennent maints dirigeants berlinois — le *Flambeau* n'offense pas moins la logique élémentaire que les intérêts essentiels de notre pays.

Erreur impardonnable, laquelle, s'ajoutant à tant d'autres erreurs du même ordre, permet à la revue libérale de battre un record — objet, en ce moment, de rudes assauts : celui de l'aberration politique.

Espérons qu'on en restera là et que les auteurs de cet exploit ne se verront pas de sitôt dépossédés de cette peu glorieuse couronne.

Sait-on jamais, hélas! par le temps qui court?

ROBERT POULET.

Une dangereuse erreur

Les hommes politiques et la presse des pays occidentaux s'obstinent à parler de l'énigme « russe » et du nationalisme russe des Soviets. Pour donner un exemple caractéristique de cette aberration singulière, rappelons le discours prononcé, le 1^{er} octobre, aux Communes, par M. Winston Churchill. « Je ne peux pas prévoir, dit le premier lord de l'Amirauté, ce que fera la Russie : c'est une inconnue enveloppée de mystère à l'intérieur d'une énigme. Mais il y a peut-être une clef. Cette clef, c'est l'intérêt national russe. »

En fait, il existe une étroite connexion entre la thèse de l'« énigme » soviétique et celle du nationalisme russe des Soviets. En raison de l'ignorance presque générale des choses russes en Occident, voire de l'incapacité de les saisir, on se les représente à l'instar des choses occidentales. Envisagée de ce point de vue, c'est-à-dire de celui de la mentalité occidentale, la transition de l'« énigme » soviétique à un nationalisme russe semble fort naturelle et absolument logique.

Et pourtant cette appréciation de ce qui se passe en U. R. S. S., ainsi que des buts de la politique soviétique, est due surtout à un emploi impropre de certains termes. On désigne couramment le gouvernement soviétique du nom de gouvernement *russe* et l'on donne, sans y réfléchir, à l'U. R. S. S. le nom de *Russie*. C'est ainsi que la presse occidentale parla-t-elle après le coup de Jarnac donné à la Pologne par les maîtres de Moscou de « crime russe » et de « trahison russe ».

Nous montrerons plus loin à quel point cette négligence dans les termes et l'incorrection du langage dénaturent les choses. Les puissances occidentales ont déjà beaucoup pâti et risquent de pâtir encore davantage des suites de cet emploi de termes impropres. Et bien qu'il s'agisse, en l'occurrence, d'un malentendu ou d'une équivoque, la presse occidentale semble avoir adopté ces termes impropres de propos délibéré, sans y être poussée par les Soviets. En fait, le gouvernement soviétique ne s'était jamais, à aucun moment, donné le nom de gouvernement russe. Il s'était toujours désigné du nom de gouvernement *soviétique* et il désigne toujours le peuple qu'il gouvernait du nom de peuple *soviétique*. De même, on chercherait en vain dans la presse soviétique le nom de Russie. Les Soviets ont extirpé de la vie de leur pays jusqu'à la dernière trace de ce nom, et ce pays est pour eux l'*Union des Républiques Socialistes Soviétiques*, et non pas la Russie.

Certes, le gouvernement soviétique tâche de développer parmi la population de ces Républiques des sentiments analogues à certains égards, au sentiment patriotique des autres pays. Toutefois, ce patriotisme n'est pas russe-national, mais *soviétique*, c'est-à-dire qu'il est dirigé contre *tous* les patriotismes nationaux, et, par conséquent, contre le patriotisme russe. Ce patriotisme soviétique d'une clique cosmopolite de révolutionnaires vise à un

renversement de tous les Etats, à la décomposition de toutes les nations et à la formation d'une République soviétique socialiste universelle.

Des courants antinationaux existent dans toute nation. Cependant il existe aussi une certaine hygiène nationale qui conjure les dangers de leur œuvre subversive de dégradation et de dissolution et qui maintient l'ensemble national. Mais en Russie, par suite de tout un complexe de circonstances (qu'il serait trop long d'exposer ici), ces courants de désagrégation et de décomposition nationales ont réussi, en 1917, à remporter une victoire sur les courants nationaux. C'est à cela que se réduit, en somme, la Révolution bolcheviste essentiellement antinationale. Aussi son essence antinationale et révolutionnaire n'a-t-elle pas changé d'un seul iota, depuis 1917, malgré les nombreuses « évolutions » et manœuvres du Pouvoir soviétique, dans lesquelles d'aucuns voulurent voir la preuve d'un certain rapprochement des Soviets du régime politico-social des autres pays, ainsi qu'une certaine *évolution nationale* du bolchevisme.

On sait qu'une théorie spécifique d'une « évolution » des Soviets avait été créée par ceux-ci et adoptée par leurs admirateurs occidentaux dès 1924, et nous avons exposé ici même l'origine de cette théorie et examiné le rôle funeste qu'elle joua. En fait, cette théorie, inventée pour donner le change au monde capitaliste et bourgeois et qui renforça singulièrement les positions de l'U. R. S. S. et stabilisa sa situation parmi les autres pays du monde, était fondée sur un malentendu et ne put qu'augmenter l'incompréhension générale des choses de la Russie.

Contrairement aux accusations de Trotzky, Staline n'a pas trahi la Révolution. En fait, Lénine ne serait pas mécontent, s'il ressuscitait, de la tournure que les choses ont prise en Soviétie, bien qu'il ne pût prévoir maints détails du tableau. Et c'est Lénine qui nous donne la clef et le fin mot de l'énigme de l'« évolution » des Soviets. Il a dit, en effet, en 1923, qu'il ne fallait pas craindre de s'écarter de la doctrine, à la condition de l'avoir toujours en vue et de diriger les événements. Lénine qualifiait de maladie infantile du communisme la crainte de déroger à la doctrine.

Aussi les Soviets se sont-ils affranchis de ce mal infantile. Mais ceci ne veut pas dire qu'ils aient renoncé au bolchevisme-communisme. En fait, c'est le désir de diriger les événements qui a suggéré à Staline ce qu'on appelle l'« évolution » des Soviets. En réalité, il s'agit dans tous les zigzags de la politique soviétique non pas d'une évolution, dans le sens propre de ce terme, mais plutôt, comme nous l'avons dit plus haut, d'*évolutions* jugées nécessaires pour conserver la direction des événements. La Révolution bolcheviste peut bien parfois sembler revenir sur ses pas. Et pourtant le but principal des dirigeants de Moscou reste, comme par le passé, la Révolution mondiale.

* * *

Quant au nationalisme nouvellement apparu des Soviets, certes M. Churchill n'est pas le seul qui admette qu'en assaillant la Pologne et en faisant main basse sur les pays baltes ils aient agi dans l'intérêt national russe. Dernièrement, M. E. Buré l'a affirmé également dans l'*Ordre*. D'ailleurs, il est compréhensible que beaucoup d'observateurs ne professant aucune sympathie pour le bolchevisme soient déroutés par la tournure que certaines choses ont prise en Soviétie.

Les Soviets, qui ont commencé par proclamer le principe de la libre disposition des peuples, — en réalité, ils n'ont jamais sincèrement souscrit à ce principe, — n'avaient-ils pas aujourd'hui, l'une après l'autre, les petites nationalités? Ainsi l'*impérialisme communiste* des Soviets (si rapproché du socialisme nationaliste du III^e Reich, qu'il a permis à réaliser une collusion

germano-soviétique) semble-t-il souvent prendre l'aspect d'un impérialisme *russe-national*. Et ce déguisement burlesque réussit parfois à un tel point que pour des esprits peu avertis l'allure majestueuse de l'ancien Empire de Russie semble transparaître dans l'offensive actuelle des hordes rouges, dirigée contre l'Occident. On commence à reconnaître dans la politique de Staline la politique traditionnelle des tsars.

Mais, en réalité, rien n'est plus faux.

Rien n'a changé, en fait, quant à l'essence de la mentalité et de la psychologie bolchevistes, quant à la politique générale de Moscou et au but de cette politique.

Pour s'en convaincre, il suffit de savoir ce que les bolchevistes font actuellement en Pologne, au vingt-deuxième anniversaire de leur avènement au pouvoir en Russie. En vérité, ils n'ont rien appris et rien oublié. Des nouvelles terribles continuent à arriver du territoire occupé par les troupes rouges. La bolchevisation se poursuit à toute allure. Tous les propriétaires fonciers et généralement des familles entières sont massacrés dans la région de Léopol et dans d'autres régions, et leurs terres et biens sont accaparés. Les églises sont saccagées et les prêtres — catholiques et orthodoxes — assassinés. Tout ce que l'on apprend sur la situation créée par les Soviets dans la Russie-Blanche et l'Ukraine polonaises confirme que le régime soviétique n'a nullement changé au cours de ce quart de siècle environ qu'il existe. Ce qui se passa en Russie lors de l'avènement des bolchevistes est réitéré aujourd'hui en Pologne à cette différence près que le changement de régime fut plus inopiné et, par conséquent, plus brusque.

Au reste, Khrouchtcheff, le lieutenant de Staline en Ukraine, n'a-t-il pas dit dans une allocution adressée à la population des régions nouvellement occupées :

— Nous vous apportons une lutte de classe impitoyable...

Cette lutte impitoyable, une lutte sans trêve et n'ayant pas de fin, fut toujours et reste l'essence même du bolchevisme dont le but est de créer les Etats-Unis communistes de l'Europe, et non pas une Russie nationale.

* * *

En ce qui concerne la prétendue « politique nationale » de Staline et généralement les aspirations soi-disant « nationales » des Soviets, personne ne résuma mieux ce qu'est, en réalité, l'U. R. S. S. que Hilaire Belloc, l'un des esprits les plus pénétrants et les plus clairvoyants de notre époque.

Il caractérisa ici même en ces termes, il y a un an environ (1), l'ensemble des territoires de l'ancien Empire de Russie dominés aujourd'hui par les bolchevistes :

« Une masse immense et amorphe soumise à une bande... qui n'est pas plus la « Russie » qu'elle n'est Toumbouctou. »

Cependant les hommes d'Etat et la presse de l'Europe occidentale persistent à parler de la « position énigmatique » des Soviets dans la crise actuelle. L'ignoble trahison de Staline leur donna un choc, et ils restent toujours sous l'influence de cette surprise « espérant contre toute espérance qu'un nouveau méandre de la politique stalinienne sera plus favorable aux puissances occidentales ».

Et pourtant l'attitude de Staline n'a rien de mystérieux. Tout observateur de l'U. R. S. S. est à même de se faire une idée sur les grandes lignes de la politique bolcheviste. En fait, rien n'est moins « énigmatique » que cette politique.

Les Soviets n'ont jamais poursuivi, comme nous l'avons souligné plus haut, une politique nationale russe. A l'intérieur, leur

but était d'imposer au peuple un système communiste, basé sur une oppression spirituelle et sur un esclavage social et économique; à l'extérieur, ils n'ont cessé d'intriguer et de conspirer pour favoriser une Révolution mondiale. Et, à vrai dire, ils n'ont jamais caché leur jeu. Lénine a déclaré très franchement qu'une nouvelle guerre était nécessaire pour préparer cette catastrophe, et les efforts incessants de son successeur viennent enfin de réussir : la nouvelle guerre a éclaté. Hitler y a été poussé par Staline; notamment un accord a été conclu entre les deux dictateurs, d'après lequel Moscou s'était engagé de soutenir l'offensive du Reich contre la Pologne en lui portant un coup du côté de l'U. R. S. S.

Sans doute, la politique soviétique présente une ligne en zig-zags. Pour dérouter leurs adversaires, les Soviets entreprennent parfois des diversions, mais à aucun moment ils n'ont renoncé à leur principal but et ils sont toujours prêts d'y revenir.

Ainsi le XVIII^e Congrès du P. C. Pan-soviétique (en mars 1939) a démontré, une fois de plus, que le gouvernement soviétique et le *Komintern* ne faisaient qu'un. Mekhlis, un intime de Staline et, en quelque sorte, le « haut-parleur » de l'Armée, a déclaré sans ambages (en avril 1939) que le navire soviétique était préparé pour une « dernière lutte décisive » et qu'il était conduit par Staline « à l'assaut du capitalisme et pour l'établissement de la commune mondiale ». Et cette même thèse a été développée par Staline lui-même dans un appel adressé aux masses à l'occasion de la fête du 1^{er} mai.

Au reste, ces mêmes grandes lignes de la politique soviétique ont été soulignées, en août 1939, dans un document émanant du *Komintern* et où Moscou explique les raisons pour lesquelles il a signé le pacte avec le Reich. Il est expressément dit dans ce document : « Le gouvernement soviétique et le *Komintern* veulent se tenir à l'écart du conflit, tout en restant prêts à intervenir à un moment favorable pour la Révolution sociale, c'est-à-dire lorsque les puissances engagées dans le conflit seront affaiblies par la guerre. »

En somme, on ne saurait définir plus explicitement les buts véritables des bolchevistes que cela n'a été fait dans le document en question. Les Soviets ont abattu leur jeu.

* * *

S'il est un enseignement que l'on pourrait tirer de l'évolution des dernières années, ainsi que de la situation actuelle, c'est bien celui-ci.

Tout chemin mène à Rome et quelle que soit la manière dont nous envisagions l'état actuel des choses, nous retrouvons toujours à la base de toutes les complications ce fait : l'existence d'une Russie soviétique. La présence de celle-ci se fait sentir jusque dans la situation sur les divers fronts de la guerre : militaire, politique et économique. Et l'on ne tardera pas à s'apercevoir que la coopération des Soviets avec le Reich est beaucoup plus étroite que l'on ne l'avait cru au premier moment (1).

Quoi qu'il en soit, si le manque d'un équilibre de forces qui caractérisa la période la plus récente de l'histoire européenne est dû aux fautes commises à la Conférence de Versailles (ce qui semble incontestable), il est évident que pour rétablir la paix en Europe on devra revenir à l'équilibre européen tel qu'il fut avant la guerre de 1914-18. En effet, un simulacre de paix n'arrangerait rien dans une Europe déséquilibrée. Et ceci avant tout pour la raison que les Soviets — principal facteur et fauteur de la guerre — auraient certainement obtenu une place très mar-

(1) Notons, d'autre part, que le désir d'étendre le conflit en imposant sa volonté aux neutres et généralement aux nations faibles, désir dont Hitler semble donner aujourd'hui certaines preuves, lui a été certainement inspiré par les succès faciles que les Soviets ont obtenus dans les pays baltes.

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits* du 28 octobre 1938.

quante à une nouvelle Conférence de la Paix. Ayant subjugué sans avoir rencontré de résistance la Pologne écrasée par le Reich et pesant de tout leur poids sur les pays baltes, les Soviets se trouvent aujourd'hui dans une situation trop avantageuse pour ne pas vouloir en profiter.

Aussi l'absence d'une Russie nationale, d'une Russie dont l'existence ne serait pas en contradiction flagrante avec le régime et les traditions de toutes les nations civilisées et ne présenterait pas pour celles-ci un défi continu, se fait-elle sentir de plus en plus. Le maréchal Foch fut l'un des premiers à se rendre compte des conséquences fâcheuses, voire tragiques, de cette absence. Et il souligna, d'autre part, à diverses reprises, le rôle important et salutaire joué dans le monde par cette Russie nationale, l'un des principaux ressorts de l'équilibre des puissances et membre irremplaçable du concert européen.

Et comme on parle aujourd'hui, par suite d'une aberration inexplicable et d'une incompréhension totale des choses, d'une trahison de la Russie, alors que ce sont les bolchevistes qui ont trahi tout le monde, à commencer par le peuple russe, il est peut-être opportun de rappeler le témoignage du défunt maréchal concernant l'œuvre accomplie par la Russie nationale pendant la guerre de 1914-18. Il a dit textuellement :

« Tous se souviendront comme nous-mêmes que pendant les premières années de la lutte, c'est la coopération des armées russes et leur dévouement à la cause commune qui assurèrent le développement de ses succès (1). »

De même, le maréchal Joffre a dit dans un hommage adressé à cette même Fédération, le 5 avril 1929 :

« C'est avec le plus vif empressement que je saisis toute occasion de rendre hommage à la vaillance des armées russes et de leur témoigner ma profonde gratitude pour l'aide efficace qu'elles ont apportée à notre armée aux heures tragiques où l'Allemagne jetait la presque totalité de ses forces vers l'Ouest, afin d'écraser d'un premier élan la Belgique, l'Angleterre et la France. »

D'ailleurs, Joffre développa la même thèse dans ses *Mémoires*. Nous y lisons, en effet :

« Devançant toutes nos espérances, la Russie engagea la lutte en même temps que nous. Par cet acte de loyale confraternité d'armes, d'autant plus méritoire que la concentration russe était loin d'être achevée, l'armée du Tsar a droit à la reconnaissance de la France. » (T. I, p. 265.)

Ces témoignages suffisent pour démontrer que les Soviets ne sont pas la Russie et que Staline ne continue pas l'œuvre des tsars. Les tsars luttèrent pour la Russie et pour le triomphe de la civilisation européenne, alors que les bolchevistes veulent instaurer dans tous les pays le régime de barbarie et d'esclavage dont souffre aujourd'hui le peuple russe.

Rappelons aussi que les chefs bolchevistes avaient été expédiés en Russie, en 1917, par les Allemands dans des wagons plombés. Et d'ailleurs le haut commandement allié distinguait fort bien les bolchevistes de la Russie, alors que ceux-ci s'étaient déjà emparés du pouvoir à Saint-Petersbourg.

En fait, un an après leur avènement au pouvoir, la Russie nationale combattait encore, sur le front français, pour la cause des Alliés et la sienne propre. Aussi le maréchal Pétain a-t-il souligné que les Russes « ont fait preuve, en 1918, sur le front français, d'un rare courage et d'un bel enthousiasme pour une cause sacrée ».

Comte SOLTYKOFF.

NAPOLÉON

homme de lettres

Alphonse Daudet s'est le premier occupé de ces deux caractères qui l'avaient frappé chez le petit Corse : Napoléon homme du Midi et Napoléon homme de lettres. Il insistait plus particulièrement sur le second aspect, avec raison, semble-t-il. Napoléon n'est pas Tartarin, mais on sent chez lui un mélange bizarre de Montesquieu et de Hugo, qui fait réfléchir.

Jacques Bainville, dans son magistral ouvrage *Napoléon*, a mis largement à profit la remarque d'Alphonse Daudet. Il a fort bien montré que dans la famille Bonaparte, de l'ancêtre italien Jacopo Buonaparte aux frères de Napoléon, ils étaient tous, plus ou moins, noircisseurs de papier. Il a fait voir la jeunesse extraordinairement studieuse et patiente de Napoléon, et cette envie d'écrire, ce besoin qui ne l'a jamais lâché jusqu'aux Adieux à la Garde : « Je veux écrire les grandes choses que nous avons faites ensemble ! » En passant, il a signalé les œuvres de jeunesse, peu connues, et, sur cette longue période de lecture et de griffonnage, il a écrit : « Jusqu'au delà de sa vingtième année, il aura été un homme de lettres au moins autant qu'un militaire. » L'homme de lettres explique beaucoup de choses, chez Napoléon. Jacques Bainville l'a bien compris, jusqu'à cette faculté peu commune de projeter sa propre destinée, en dehors de soi, comme sur un écran, et d'assister en spectateur au déroulement fabuleux de sa propre existence : ce qui augmente d'une manière qu'on n'imagine pas la lucidité de son regard et l'intelligence de sa gloire véritable.

Le sujet, qui avait retenu l'attention d'Alphonse Daudet et qui a été traité en courant par Bainville occupé à de plus grands desseins, vient d'être repris pour la troisième fois. Par Léon Daudet, qui lui consacre, dans *Deux Idoles sanguinaires*, tout un chapitre qui est plein de formules délicieuses, mais nous paraît, malgré tout, bien sommaire. Beaucoup de textes de Napoléon — évidemment, ces textes sont précieux et méritaient la plume pour les recopier — mais trop peu d'analyses de Léon Daudet. L'auteur cogne dur et tape juste — mais il tourne court : c'est le défaut de sa manière. Il nous prive ainsi de l'étude systématique qu'on attendait. Car le sujet est bon, plein de promesses, et il reste neuf.

En espérant l'étude définitive qui manque encore, on peut s'employer, dès maintenant, à l'amorcer. C'est un travail qui a son utilité et qui semble indiqué, dans les circonstances actuelles. L'actualité nous ramène en effet aux hommes assez téméraires pour vouloir casser les reins à l'Angleterre : le premier s'appelait Napoléon, le second s'appelle Hitler.

* * *

Dans les premières œuvres, notamment dans *Le Souper de Beaucaire*, qui est une brochure de propagande pour la Convention, mais dont l'intention est toute de propagande personnelle, Bainville parlait déjà de « talent » et notait « cette netteté qui va jusqu'à la force ». Ce sera la grande qualité de Napoléon, homme de lettres et homme d'action.

L'action est préparée par l'étude. Au long de ses veilles, Napoléon se cherche sous la rampe, la plume en main. Et en se cherchant, il augmente ses possibilités. Toute sa jeunesse n'est ainsi qu'une longue lecture entrecoupée de notes et de griffonnages.

(1) *Hommage à l'armée russe*, adressé le 12 novembre 1929 à la Fédération des Invalides mutilés de guerre russes à l'étranger.

Il écrit deux nouvelles et un roman (genre troubadour) : c'est le XVIII^e siècle des philosophes rêveurs et des poètes mineurs, c'est encore l'époque de M^{lle} de Scudéry et c'est déjà Chateaubriand. Il concourt pour le prix de l'Académie de Lyon, comme un vulgaire Victor Hugo adolescent. Il entreprend une *Histoire de la Corse*. Il écrit des récits imaginaires et des lettres supposées. A Paris, la Révolution éclate : il écrit toujours. On dirait que cela ne va jamais finir. La fin, nous la verrons seulement à Sainte-Hélène, près de son lit de mort.

Sa *Correspondance* remplit une quarantaine de volumes; ajoutez-y deux volumes pour les *Œuvres de jeunesse* et quatre volumes pour le *Mémorial de Sainte-Hélène* de Las Cases, qu'il a dicté ou inspiré. Cela fait une petite bibliothèque de cinquante volumes environ. Dans la vie d'un homme, cinquante volumes, ça compte déjà, ne serait-ce que par le poids.

* * *

Ce qui paraît le plus inattendu chez Napoléon, c'est son tour d'esprit qui est littéraire. On s'est trop souvent laissé attirer par le côté légendaire du génie militaire : on voyait le capitaine, cela faisait oublier l'artiste. Il l'a été cependant jusqu'au bout des ongles, comme on dit, et dans toutes les situations. Lui-même tenait beaucoup à ce mot qui le définit si bien. Avec Napoléon, on n'aurait jamais dû oublier qu'il s'est formé dans et par les livres. Ce n'est pas l'aventurier qu'on veut bien nous représenter. C'est un intellectuel qui a certains côtés d'un primaire, un individualiste forcené qui a des réactions d'homme de lettres, un autodidacte au moins par moitié qui a eu la vie dure et les idées dures et longues à conquérir.

Dans tout le cours de sa vie, il réagit et se conduit exactement comme un artiste. Homme de lettres, il ne l'est pas seulement par ce don à manier la plume qu'on a remarqué, depuis 1796 : « Soldats, vous êtes nus, mal nourris... », jusqu'en 1815 : « L'aigle volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame... » Il l'est encore par son caractère et dans toute sa personne.

Au mois de juin 1793 la famille Bonaparte a dû quitter la Corse et se réfugier à Marseille. Napoléon la rejoint. C'est la misère. On se lie avec un marchand de tissus qui a des filles. Napoléon croit être épris de l'une d'entre elles, Eugénie-Désirée. La romance demeura inachevée. Mais en homme de lettres, Napoléon l'acheva sur le papier et en fit un petit roman, *Clisson et Eugénie*.

Le coup d'Etat du 18 brumaire, qui lui ouvre les portes de la salle du trône, a réussi par la complicité de l'Institut. Bonaparte, retour d'Egypte, se montre assidu aux séances académiques. Il a déjà ses gardes de corps, mais il a aussi toute une escorte de savants, de philosophes et de juristes. On fréquente le salon de M^{me} Helvétius, la veuve de l'auteur de *l'Esprit*; on papote et on trouve le temps de conspirer. La place fait partie de la bande; il sera ministre de l'Intérieur. Cabanis, représentant des lumières, pontifie et approuve. Napoléon, comme un autodidacte qui s'éveille, est en pleine crise d'idéologie : il croit pouvoir triompher par les seules voies de la raison. Heureusement pour lui, Lucien eut de l'esprit et les grenadiers de la poigne : le coup d'Etat ne fut pas manqué. Napoléon en perdit ses illusions, sans rien perdre de son tour d'esprit littéraire. Il continuera à se comporter comme un homme de lettres, mais il verra dorénavant les réalités d'un peu plus haut.

Les événements de sa vie se précipitent. Il ne perdra jamais l'habitude de marmotter des vers comme les héros de Corneille et de faire des mots. Sa correspondance devient volumineuse, son style s'affermir. Il doit faire face aux situations les plus extraordinaires et les plus déroutantes : il n'est jamais embarrassé

de trouver le mot juste et de forger la formule qui convient et ira s'imprimer dans l'imagination des foules et des armées.

A Sainte-Hélène, quand les circonstances l'abandonnent et qu'il n'a plus à les faire plier, il a une rechute de « littérateur ». La débauche de lecture, interrompue vingt ans plus tôt, reprend ici sur le rocher solitaire. « Il n'avait jamais assez de journaux, de livres, et les Anglais lui mesuraient cela comme le reste. Un de ses chagrins était de ne pas avoir un Polybe. Le soir, il prenait une tragédie... déclamaient des vers... commentait, critiquait. Il corrigeait de sa main le *Mahomet* de Voltaire, en supprimait des scènes, refaisait la pièce. » Ce qu'il a le mieux refait à Sainte-Hélène, c'est sa propre histoire. Il a donné à sa vie et aux événements impossibles qu'elle comporte le ton et les couleurs de la légende. Il a même refait ses mots historiques. Longwood devint une véritable usine littéraire d'où sortait la légende de l'Empereur pour images d'Epinal. Il encourageait tout son petit monde à écrire; lui-même n'y a pas encore renoncé, et de cette île perdue l'Europe entend monter une voix : « J'en appelle à l'histoire : elle dira qu'un ennemi qui fit vingt ans la guerre au peuple anglais vint librement, dans son infortune, chercher un asile sous ses lois... Mais comment répondit l'Angleterre à une telle magnanimité? Elle feignit de tendre une main hospitalière à son ennemi, et, quand il se fut livré de bonne foi, — elle l'immola. » Napoléon est alors passé maître dans la science des effets, il est dans toute la force de son style, et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer : la sûreté du style ou son mouvement.

* * *

On a déjà dit que le clef de l'étonnante carrière de cet homme se trouvait dans son génie des circonstances. Sa supériorité est exactement celle de l'intelligence. Et son adresse celle de l'homme intelligent dévoué à lui-même, tourné invariablement vers sa personnalité et les siens. C'est ce qui explique sa souplesse et la plasticité de ses opinions. S'il demeure après tout aussi insaisissable, c'est parce qu'il a tant varié.

Tout cela se retrouve dans ses écrits. Napoléon s'adapte merveilleusement à chaque situation; dans chaque circonstance, il frappe la note juste. Il a ainsi plusieurs langages, plusieurs mouvements de pensée et un vocabulaire particulier à chaque espèce d'occasions. Comparez ses lettres à Joséphine, tendres, érotiques, familières et relevant souvent du genre bête, où il y a du Corneille revu et corrigé par Rousseau avec quelques pointes de Chateaubriand et des poussées subites de poésie, — ses proclamations à l'armée où l'homme d'étude se souvient de Tite-Live, préfigure les déclamations de Victor Hugo, n'oublie pas les appels incendiaires à la mode de 1789 et s'applique à forger ces formules qui l'enchantèrent dans les tragédies classiques, le tout emporté dans une vivacité et un élan brusque du discours, qui lui appartiennent en propre, — ses billets à Fouché, au ton cassé et méprisant, au dessin net, — ses allocutions et ses articles rédigés pour les journaux où l'on reconnaît une science de l'effet qui n'est égalée que par la sûreté de la langue.

Dans une œuvre aussi vaste, œuvre d'adresse et de propagande, fruit des circonstances, on doit s'attendre à trouver de tout. Du pire et du meilleur. Du fatras et des éclairs. Mais il y a des constantes : le verbe haut et clair de la harangue, le don du récit, la vigueur du raisonnement (qui ira en diminuant), l'abondance des images et des formules, la netteté de la pensée, la force et l'éclat du style. Cet éclat semble aujourd'hui un peu terni, style Empire pour dessus de cheminée. Il serait drôle de s'en étonner. Napoléon n'est pas pour rien le fils de la Révolution : il la continue et la termine. Et ce qui nous semble risible devait alors paraître sublime. Les Français se sont toujours montrés

sensibles aux belles paroles et aux beaux sentiments qu'on affiche en bonne place; Napoléon les a pris par leur petit côté. Comme Hugo qui a failli passer pour un grand poète populaire.

Ce qui paraît le plus remarquable dans son style, c'est l'énergie et la vicacité réfléchie du trait de plume. *Imperatoria brevitatis*, disait Coppée. C'est sa grande qualité. Style élégant, nerveux, sobre et brusque avec un mouvement ample et un souci de la clarté qui surprennent. Une rhétorique bien ordonnée, très classique, avec des mouvements du menton comme au théâtre, des réminiscences d'auteurs latins et des décors ridicules. On a retrouvé le témoignage d'un de ses professeurs de Brienne qui définissait déjà son style « du granit chauffé au volcan ». Même dans l'allocution qu'il conçoit emphatique et fuassement noble à la manière des discours recomposés de Tite-Live, Napoléon donne cette impression de force concentrée et réfléchie.

Gustave Lanson, qui a jeté les yeux sur quelques lignes de Napoléon et qui colporte on ne sait pourquoi cette légende de Napoléon grand orateur révolutionnaire (alors que Napoléon fut aussi mauvais orateur que bon écrivain), a cru remarquer que sa forme était « tendue ». C'est une aimable confusion. La phrase de Napoléon est marquée, cadencée à lourds coups, avec des idées qui appuient et un mouvement brusque mais sûr. A part cela, on n'a jamais vu qu'elle était tendue : Napoléon est un écrivain facile qui ne donne jamais l'impression de profondeur et ne réclame surtout pas de ses lecteurs une tension de l'esprit que les grenadiers de sa vieille Garde ou les Français de l'arrière étaient bien incapables de lui donner.

* * *

Ce qui garde pour nous le plus de saveur, c'est sa correspondance amoureuse. Dans le genre sentimental et érotique Napoléon n'aurait pas été le dernier. Ses lettres à Joséphine font preuve d'une grande naïveté, d'un tour de plume bien joli et d'une incapacité notoire à s'échapper du vocabulaire redondant des classiques et des manières faussement sentimentales contractées dans la fréquentation de l'*Hélène*. Le tout a cependant bien de l'allure.

Dieu ! que cette Joséphine lui aura fait dire des bêtises : dans une lettre datée de Port-Maurice, le 3 avril 1796 : « Vivre pour Joséphine, voilà l'histoire de ma vie. J'agis pour arriver près de toi; je me meurs pour t'approcher! » Nous sommes en pleine campagne d'Italie!

D'Ancône, le 22 pluviôse an V : « Je te donne un million de baisers. Je ne me suis jamais tant ennuyé qu'à cette vilaine guerre-ci. » Jacques Bainville s'amusait fort de cette phrase; il avait trouvé le mot de la fin : « On sent que s'il y avait eu le téléphone, Joséphine aurait demandé comment allait cette gueuerre. »

EMILE JEUNEHOMME.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

L'ITALIE...

D'un article de M. René Benjamin dans *Candide* :

Nos combattants furent trop indulgents en 1919, au retour du combat : les combattants italiens continuèrent de combattre. Les communistes tenaient à leur faire honte de leur victoire : ils ont écrasé les communistes.

Il n'y a aucune raison pour que cette lutte sociale italienne, d'où sortit le fascisme, ne paraisse pas émouvante aux anciens combattants français qui ont compris la valeur de leur effort. A quoi bon vaincre au nom d'un idéal, pour sombrer tout de suite dans la plus matérialiste des révolutions?

L'idéal et l'esprit, voilà donc ce que soutint d'abord Mussolini, pour le peuple, par le peuple, selon la formule qu'il vient de reprendre. Il fut, après la guerre, le premier grand révolutionnaire, le premier et le plus audacieux. Il comprit sur l'heure, ce que d'autres mirent quinze ans à consentir, que la société d'avant-guerre n'était plus viable. Il lui apparut que les « situations » n'étaient rien, mais que seul valait le mérite des hommes. La guerre avait mêlé les classes. Était-ce un esprit de lutte qui devait en résulter? Bien au contraire, La Fraternité s'imposait entre toutes les valeurs, opposées à toutes les déficiences. Plus de classes, mais des caractères; des bonnes volontés, à quelque classe qu'elles appartenissent. *Il n'y avait aucune raison* pour qu'en France les cœurs fiers et vraiment humains n'approuvassent pas ce renouvellement, qui était noble, de l'Italie.

Italie! Italie! Tel est le grand appel que l'Europe entendait monter de la péninsule depuis soixante ans. Appel des poètes; appel des politiques. Ce cri, poussé la dernière fois par d'Annunzio, en 1915, le Duce le reprit à son compte, la paix conclue. D'Annunzio en avait appelé à une Italie, unie déjà depuis longtemps, pour qu'elle partît en guerre, et ne demeurât pas en arrière de l'honneur. C'est à cet honneur, de nouveau, que Mussolini fit appel, conjurant l'Italie de ne pas demeurer déçue par une paix mal faite, surtout de ne pas se croire inférieure, de prendre conscience de ses trésors dans le passé, de ses forces dans le présent. Il ne pouvait lui dire : « Italie, sois heureuse; tu es riche! » Il lui dit : « Italie, le bonheur, c'est d'avoir une grande âme et de le savoir! » L'emploi de cette âme se résuma dans les trois mots : « Croire, Servir, Combattre. » La foi, le travail, l'élan. Le mot « combattre » n'était pas dit pour effrayer l'Europe. Il ne menaçait personne. Entre l'Adriatique et la Méditerranée, l'Italie n'avait pas de voisins à envahir. Le mot « combattre » exprimait seulement que la vie est une lutte et ne cesse d'en être une, que le mal, la maladie, la mauvaise herbe naissent et repoussent toujours, que le repos n'est qu'illusion ou lâcheté, et que jusqu'à la mort il faut veiller et agir. *Il n'y avait aucune raison* pour que la France prît ombrage de cette politique courageuse. Après une victoire qui était belle, elle devait elle-même se sentir forte, et éprouver une juste affection sans méfiance pour une sœur qui prétendait aussi se montrer forte et belle. Ce fut d'ailleurs le sentiment et le raisonnement de quelques Français. Entre Rome et Paris il y eut prise de contact, des

entretiens et de l'amitié. On se rappelle à Rome une soirée où, devant un de nos ministres, le Duce joyeusement leva sa coupe de champagne.

* * *

Par malheur, Genève existait. C'est-à-dire l'abstraction, l'idéologie, le pédant et sa serviette, le rapport doctoral, la table de commission, autour de laquelle des intellectuels internationaux prétendirent codifier la vie multiple des nations. Ce fut la mise à la torture de tous les cas particuliers, au bénéfice de quelques généralités cruelles. On peut dire, à l'heure où l'Europe est le théâtre d'une série de transplantations honteuses, que Genève, en ayant l'air de respecter tout, ne sauva rien, qu'au contraire elle déclencha le malheur et causa les premières grandes souffrances. Des sanctions appliquées à l'Italie, sous prétexte que l'Ethiopie la valait bien, illustrèrent la plus affreuse niaiserie de l'entre-deux guerres. L'Italie entière, indignée qu'on pût à ce point manquer du sens de la création, diverse et inégale, se serra autour de son chef meurtri, mais dont la volonté restait intacte en face de cinquante-deux nations menaçantes. Les alliances de fer, qu'on voit encore aux mains de tous les Italiens, attestent et attesteront, le temps d'une génération, le don à la patrie de ce qu'on possédait là-bas de plus sacré.

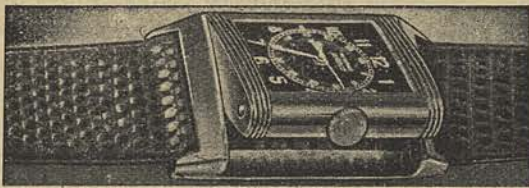
Il n'y avait aucune raison pour que la France, dans ses traditions de liberté et de fierté généreuse, ne frémît pas devant cette situation tragique. Mais elle avait signé à Genève des contrats de... Elle avait juré de s'en tenir à une conception de notaire.

* * *

Mussolini, dans sa résolution hautaine, ne suscita pas que l'enthousiasme de ses compatriotes. Il trouva auprès de Hitler, fauve aux instincts puissants, assistance et admiration. Je connais un Italien, un des hommes les plus éminents de l'Europe vivante, qui a beaucoup vu Hitler et l'a vu avec des yeux d'observateur et de poète. Il m'a conté l'enthousiasme du Führer, quand il parlait de Mussolini en 36. Hitler disait en propres termes : « Le fait de voir le monde entier contre le Duce me déciderait déjà à me ranger à ses côtés! Mais j'ai surtout le sentiment que l'humanité ne possède un tel homme que tous les deux ou trois mille ans; et mon admiration me commande de l'aider. »

Non seulement il l'aïda, mais il continua de l'imiter. Il y avait des années qu'il contemplait le fascisme. Il était incapable, dans le vague de son âme primaire, lyrique et désespérée, d'en saisir et d'en adapter le côté de haute raison latine, de force spirituelle, d'espoir méditerranéen. Mais il singea, matérialisa, caporalisa la mystique du Duce. Bénéfice ou non pour l'Allemagne, ce fut un malheur pour l'Europe, car cette imitation brouilla les esprits simples. Dès lors, dans l'ignorance, on assimila fascisme et nazisme, et deux nations dites « totalitaires », chez qui il n'y avait aucune similitude, ni entre les choses ni entre les êtres.

Le chef de l'Italie est un créateur dans la lumière. Il aurait pu être un grand artiste : il est de cet ordre-là parmi les hommes. Il a fait de l'Italie un vaste poème, qu'il a développé et animé, sensible toujours à l'esprit et à la beauté de la formule et du geste. Le conducteur de l'Allemagne est un halluciné, un autodidacte pressé, épris de grandeur matérielle, hanté par l'idée fixe des conquêtes fructueuses, indifférent à la souffrance des hommes.



LE "COULTRE « REVERSO »



COUSEMANS

JOAILLIER ET ORFEVRE

DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE



OR ROSE
RUBIS ET BRILLANTS

Projets de Transformation
de Bijoux



CHRYSANTHÈME OR ROSE ET BRILLANTS

25, av. de la Toison d'Or
BRUXELLES

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : Générale - Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL fr, 798.000.000.00
RÉSERVES fr, 1.164.210.000.00

FONDS SOCIAL fr, 1.960.210.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur honoraire;
Gaston Blaise, Vice-Ouvreur;
Arthur Bemelmans, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Edgard Stein, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire;

COLLEGE DES COMMISSAIRES

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron de Trannoy;
H. Vermeulen
le comte de Patoul.
Henri Goffinet
Comte L. Cornet de Ways Ruart
Ivan Orban.

Le Secrétaire,
M. Raoul Depas

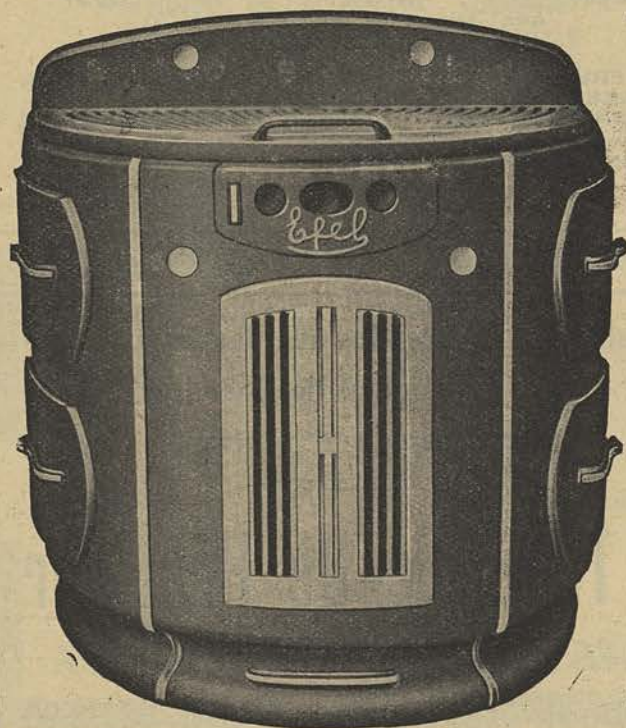
Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

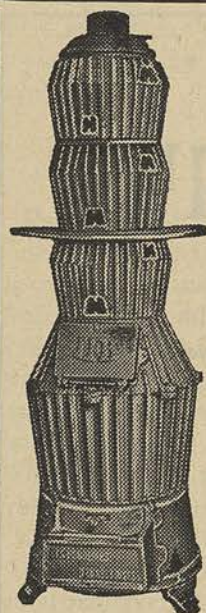
Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre



FOBRUX 236



Les Fonderies
Bruxelloises, s.a.
HAREN-loz-BRUXELLES

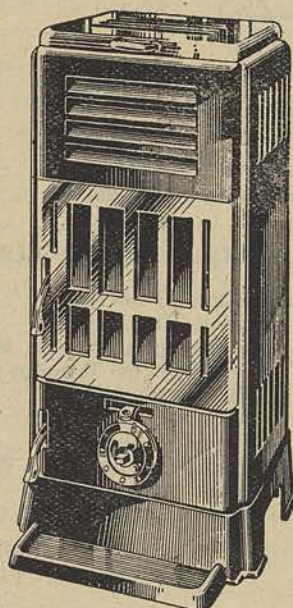
Poêles spécialement conçus pour le chauffage rationnel et économique des églises, écoles, salles de réunion, pensionnats, etc.



Les poêles GRANUM brûlent les petits anthracites de 10,20 avec le maximum de rendement.



Poêles,
Foyers,
Cuisinières.



GRANUM 1668

Cafés crus

WUYTS & INSTALLÉ

IMPORTATION
EXPORTATION
CONSIGNATION

Retraitement des Cafés du Congo

Rue des Aveugles, 20, ANVERS

Téléphone :
378.65 (4 lignes)

Reg. Com. :
Anvers 62

Adresse télégr. :
WINSTALLE

BON AROME

MAZA

Cafés extras

V^o JEAN WELTER & Fils

Usines et Bureaux :

155-159, rue de Plainevaux — SERAING

Tél. Liège 302.11

POÊLES GODIN

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France

EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55
Tél. 342.53

Registre du commerce
N^o 1551

C. O. Postaux
1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

LA BLANCHISSERIE NATIONALE

ÉTABLISSEMENT MODÈLE

90, avenue Adolphe Buyl — IXELLES

Téléphone : 48.95.39

Vastes installations pour blanchissage de tous linges
Blanchissage à l'air sur pelouse pour linges de corps
— Département spécial pour linge de famille —
Service journalier pour linges d'Hôtels, Restaurants
— Coiffeurs, Instituts, Pensionnats, etc. —

Spécialité de Beurre des meilleures Laiteries
Lards et Jambons des Flandres

GROS

Salaisons de 1^{er} choix

GROS

R. Tilburck - De Brauwer

147, chaussée Saint-Pierre, 147

Etterbeek-Bruxelles

Tél. 33.53.90

Jos. FIERENS

Kloosterstraat, 1 ANTWERPEN

Ruwe koffie
Rijst
Meelwaren
Specerijen

Rechtstreeksche invoer

Cafés crus
Riz

Féculeux
Épices

Importation directe
Meilleures conditions

DISTILLERIE D'ESSENCES DE FRUITS

Colorants inoffensifs - Importation de gomme
du Soudan - Toutes matières premières
pour Confiseries et Limonaderies

CO-DU-SA

 Société Anonyme

Comptoir du Soudan

385, rue des Palais — Outre-Ponts — BRUXELLES

Téléphone : 26.27.15

“ LE BON CAFÉ ”

Société Anonyme

CAFÉS CRUS

IMPORTATION DIRECTE

44, Meir, ANVERS

Téléphone :
281.48

Adresse télégraphique :
Boncafé-Anvers

Comptoir Commercial

Louis Van Reeth, S. A.

22-24, rue Vénus
ANVERS

CAFES CRUS — MIELS

Tél. 399.53

Consignation de Cafés du Congo Belge

Maison BELLEFROID Frères

FONDÉE EN 1750

VICTOR de BELLEFROID, Successeur

24, RUE DE LA GOFFE, LIÈGE

Compte chèques postaux 342.455
Registre du commerce LIÈGE 398

Téléphones : Bureaux : 115.79
Privé : 283.46
Sart : 110

Albert DE WINTER

38, Longue rue Sainte-Anne — ANVERS
Téléphone : 269.26 ADR. TÉLÉGR. : Winterbert

Cafés Crus

 IMPORTATION
DES PAYS D'ORIGINE

NOTAMMENT

du Brésil, de Haïti, de Java,
du Congo belge, des Indes orientales

Office des Fabricants Japonais
21, avenue de l'Astronomie, Bruxelles
Téléphone : 17.89.98

CONSERVES

Saumon Ananas
Pilchards Pêches
Thon Poires
Crabes

Achetez directement au JAPON

Confiturerie Nationale Belge

USINE A VAPEUR

Léon HORLAIT

Braine-le-Comte

Tél. : Braine-le-Comte n° 21 Reg. du Commerce : Mons 1157

Confitures de première qualité et de qualité courante
pour pensionnats et missions

Emballages hermétiques et stérilisés pour pays chauds

CHARBONNAGES DE

Gosson-La Haye & Horloz Réunis

S. A. A TILLEUR LEZ-LIÈGE



Charbons de première qualité — O. B. C. pour usages domestiques et industriels

Si vous ne traitez pas directement avec notre Société

EXIGEZ de vos fournisseurs les
ANTHRACITES-GOSSON
qui vous donneront la plus complète satisfaction

Téléphone : Liège 30860 (2 lignes) - Livraisons rapides et soignées

AGENCE DE CHARBONNAGES

ANTHRACITES

Spécialités pour Chauffage Central

CHARBONS - COKES - BRIQUETTES

TÉLÉPHONE
1236

G. Mayan - Malevé
Namur, 46, rue Henri Lemaitre

CHARBONS DE TOUTES PROVENANCES

COMPTOIR DES CHARBONS

Société de personnes à responsabilité limitée

58, rue de Stembert, 58, VERVIERS

Téléphones : 135,50 - 147,98 - 107,42

Compte Chèq. Postaux : 271486 O. B. C. : 9611 Registre du Commerce : 9704

GROS COKES-BRIQUETTES DÉTAIL

Franco gare par wagon dans toute la Belgique

SOCIÉTÉ ANONYME DES

Charbonnages de Bonne-Fin

Rue de Hesbaye, 8, LIÈGE

Tél. : 110.46-243.73

Adr. télégr. : Charbonnages Bonne-Fin, Liège. C. C. P. : 48.340

CHARBONS

Anthracites — Industriels et domestiques pour tous usages

Houilles et Galletteries — Galletins 50/80 mm. — Têtes de moineaux lavés. — Braisettes lavées 20/30 mm. — Braisettes lavées 10/20 mm. Grains lavés 6/10 mm. — Fines lavées 0/6 mm. — Criblé — Tout-venant Menu graineux.

Charbons anthracites de première qualité pour feux continus et chauffage central.

Grains 6/10 spéciaux pour chauffage central.

Depuis 1876

ON ACHÈTE

LES FINS CAFÉS

TORRÉFIÉS

« AROME RÉPUTÉ DES FLANDRES »

CHEZ :

J. VAN DEN BERGHE

ROULERS, 11, rue du Nord Tél. : 472

TOUS LES CHARBONS

des meilleures mines belges

ANTHRACITES - COKES - BRIQUETTES

JEAN MEEUS

15, Courte rue des Claires — ANVERS

Tél. 223.05

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 881

O. Chèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

Pudding Powders "Deliss"

Goût : Vanille, Chocolat, Amande, etc., pour Crèmes et Pâtisseries.

DÉJEUNER-DELISSINE INSTANTANÉ — fortifiant spécialement recommandé aux enfants, convalescents et personnes surmenées.

QUALITÉ SUPÉRIEURE. — PRIX TRÈS INTÉRESSANTS

Demandez ÉCHANTILLONS et TARIF

Établ. Marc Van de Castele

à HÉRINNES-LEZ-PECOQ (Hainaut) Téléphone : Pecq 212

Chocolaterie — Confiserie

FINE

Nouvelles Usines

ETNA

217, rue Victor Rauter
BRUXELLES

Téléphone 21.81.19

Fabrique de Massepain

Apprenez
les langues vivantes

à
L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST

Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 **COURTRAI**

Chèques postaux : 372.543. — Téléphone : 63.

Serges, volles, camelots, draps, cotons divers, toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour processions. — Spécialité d'articles pour communautés religieuses et pour confections.

Sur référence de la présente annonce, il sera accordé un escompte de 2 % sur les commandes.



Pluie, rhumes ?
Pourquoi désormais les
craindre, puisque les

Poudres Merveilleuses de la
CROIX ROSE

de la PHARMACIE DEPOORTERE St.-Nicolas-Waes

vous défendent et calment instantanément
maux de tête, toux et grippe !...

8 poudres 4 fr.
25 " 10 fr.

En vente dans toutes les
pharmacies ou directe-
ment à l'adresse indiquée.



ESSAYEZ-EN UNE. VOUS N'EN VOUDREZ PLUS D'AUTRES

Toutes préparations médicales
Toutes spécialités

Pharmacie R. LEFEBVRE

12, Rue des Clairisses, 12

TOURNAI

Téléphone 100.78

Pansements et Accessoires

PHARMACIE

A. De Pannemaeker

Maison fondée en 1878

GAND, rue de Bruges, 28-30, Burgstraat, GENT

Téléphones : 179.54 et 179.14.

Spécialités en gros

Dépôts et Monopoles

Produits chimiques et cachets. — Tous sérums. — Tous vaccins.
Ampoules à tous médicaments. — Accessoires.

Comptoir de

SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

PRODUITS chimiques purs pour Laboratoires
pharmaceutiques pour Infirmeries

Boîtes de secours pour Entrepreneurs et Industriels. —

Parfumerie — Articles sanitaires — Herboristerie

◆ ◆ ◆

PHARMACIE du NORD

Pharmacie : M^{me} HOFMANS

RUE MAGHIN, 11

LIÈGE

Téléphone 233.26

Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



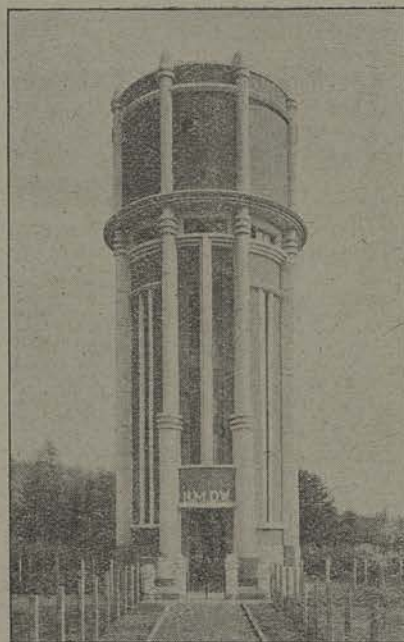
**Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo**

ENTREPRISES GÉNÉRALES

Maurice Lemaine

TRAVAUX INDUSTRIELS, PUBLICS ET PRIVÉS

Béton armé - Maçonneries
Parachèvements - Silos à fourrages



**ABRIS CONTRE
GAZ
et
BOMBARDEMENTS**

Spécialité de maçonneries
réfractaires pour fours
industriels et chaudières

Nombreuses références

130-132
avenue de Schaerbeek
VILVORDE

Tél. 51.02.43

Château d'Eau de Notre-Dame-au-Bois 1938

Géo COENS

13, rue Chapelle de Grâce, ANVERS

Tél. : 209.58-349.C9 Télégr. : STEAROIL

**HUILES et GRAISSES
animales et végétales comestibles**

Oleo Oil — Premier Jus — Oleostéarine — Arachides — Soya
— Coco — Palmiste — Sésame — Hydrogénées — Farines de
viande et os — Farines de poissons — Huiles de foie de morue
médicinale et vétérinaire.

Savonnerie Brevetée Émile Dufrasne

“ LE BRILLANT ”

SAVON MOU DE TOUT PREMIER ORDRE

Exclusivement fabriqué avec des huiles végétales pures
Spécialement étudié pour la lessive et les nettoyages
des instituts, pensionnats, etc.

Un désinfectant par excellence
et essentiellement naturel

Tél. 856 Mons - SAVONNERIE EM. DUFRASNE, à Mons
42, rue de Bertaimont